



**LA**  
**REVUE SPIRITE**

**JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES**

**ET**

**SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL**

**REVUE MENSUELLE FONDÉE EN 1858**

**PAR**

**ALLAN KARDEC**

Tout effet a une cause. Tout effet  
intelligent a une cause intelligente.  
La puissance de la cause intelligente  
est en raison de la grandeur de l'effet.

**QUARANTE-SIXIÈME ANNÉE**

---

**N° 12. — DECEMBRE 1903.**

**PARAIT DU 1<sup>er</sup> AU 5 DE CHAQUE MOIS**

---

**Prix du numéro : 1 fr.**

---

**PARIS**

**BUREAUX : 42, RUE SAINT-JACQUES**

---

Réserve de tous droits



## TABLE DES MATIÈRES DU N° 12

|                                                                                 |     |
|---------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Les Dieux des philosophes et le Dieu des spiritualistes, par Ed. Grimard...     | 703 |
| L'Idée de Dieu et Victor Hugo ( <i>suite</i> ).....                             | 714 |
| Une statue ensorcelée ( <i>suite</i> ) .....                                    | 727 |
| Vieilles notes ( <i>suite</i> ), par Léopold Dauvil.....                        | 732 |
| Le pouvoir des mauvais esprits, par G. Béra.....                                | 739 |
| Conférences de M. Léon Denis, à Paris et à Lyon.....                            | 744 |
| Désincarnation de Mme Denis, à Tours.....                                       | 745 |
| Chronique et propos philosophiques, par Algot.....                              | 746 |
| Médiums musiciens, <i>Light</i> , de Londres.....                               | 748 |
| Une question à résoudre, par J. de Kronhelm.....                                | 749 |
| Encore un rêve instructif, par Léopold Dauvil.....                              | 751 |
| Protection divine, par N. P. Nielsen .....                                      | 753 |
| Guérison par la magnétisation spirituelle.....                                  | 754 |
| Fédération lyonnaise et régionale des spiritualistes modernes.....              | 755 |
| Le fantôme de de Moltke, par la Princesse Karadja.....                          | 755 |
| Bibliographie : Dans l'Invisible, de Léon Denis, par Paul Grendel.....          | 756 |
| — Le sommeil et l'hypnose, par M. Sage.....                                     | 757 |
| — La pluralité des mondes habités et les idées de M.A. Russel Wallace, par G.B. | 760 |
| — Les phénomènes psychiques.....                                                | 762 |
| — Gospels Records (récits Evangéliques), par G. B.....                          | 762 |
| Rhêa l'Ondine ( <i>suite</i> ), par M. A. B.....                                | 764 |
| Nécrologie. — Mort de M. J. B. Roux.....                                        | 764 |
| Table des matières.....                                                         | 766 |

## AVIS TRES IMPORTANT

Toutes les correspondances, mandats-postes, quel qu'en soit l'objet, devront être adressés à Madame P.-G. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques.

Nous prévenons nos correspondants que la *Librairie spirite* fournit, contre un mandat-poste, tous les ouvrages parus en librairie, à Paris, franco; le port en sus pour l'Etranger. La *Librairie* envoie *franco* son catalogue général.

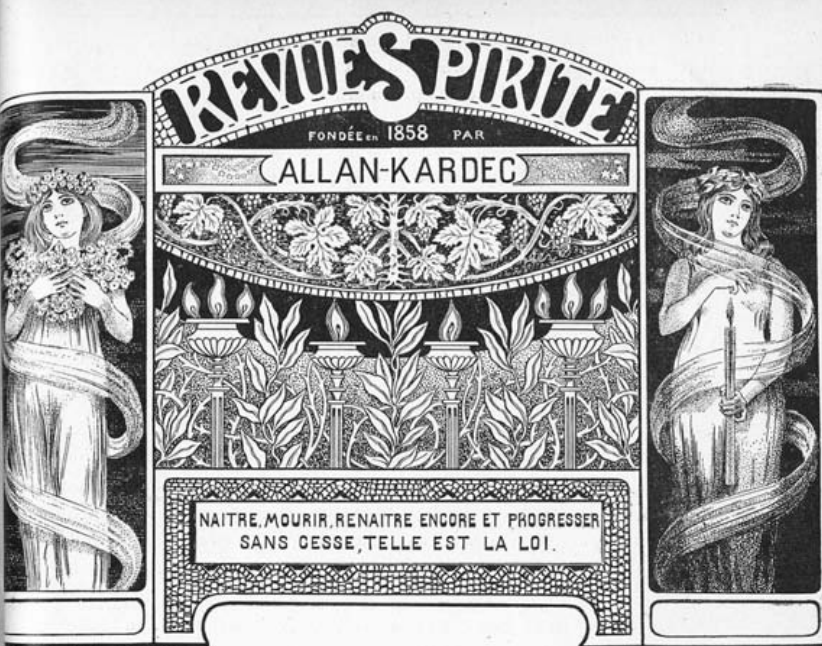
La *Revue Spirite* paraît le 1<sup>er</sup> de chaque mois, par cahiers de 4 feuilles grand in-8°, soit 64 pages chaque cahier.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 francs par an. — Etranger, 12 francs. — Amérique et pays d'outre-mer, 14 francs. — Un numéro : 1 fr.

Tous les abonnements partent du 1<sup>er</sup> janvier et se paient à l'avance.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et directeurs de postes, à l'ordre de Madame P.-G. LEYMARIE. On ne fait point traite sur les souscripteurs.

COLLECTION DE LA *Revue Spirite* DEPUIS 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 44 premières années, 1858 à 1901, prises séparément, 5 fr. le volume, port 0 fr. 85, sauf pour les années 1858 à 1863; 1873 et 1874 (8 années) dont il ne reste que quelques volumes et qui seront vendues désormais 10 fr. chaque. — 45<sup>e</sup> année, 1902, prise séparément, 10 francs. — *Reliure solide*, prix : 2 fr. 50 par volume. Prix spécial pour la collection entière



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

46<sup>e</sup> ANNÉE.

N<sup>o</sup> 12.

1<sup>er</sup> DÉCEMBRE 1903.

## LES DIEUX DES PHILOSOPHES ET LE DIEU DES SPIRITUALISTES

### I

#### LES DIEUX DES PHILOSOPHES

Dans quelques-uns des articles qui ont précédé celui-ci, nous avons essayé de montrer par suite de quelle grossière ignorance ou de quelles malversations néfastes, la dogmatique ecclésiastique a parodié la doctrine spiritualiste, en défigurant, de toutes façons, l'idée transcendante de Dieu. Cet Être inconnu, indéfinissable, qu'un anthropomorphisme obstiné a, de siècle en siècle, rendu méconnaissable aux yeux de ceux-là même qui le vénèrent, est, à

plus forte raison, devenu inadmissible pour ceux qui, soit par indifférence, soit par scepticisme de parti-pris, sont tout disposés à la repousser par la question préalable et sans plus ample informé.

Il nous paraît superflu de répéter, même en le résumant, ce que nous avons dit du Dieu de l'Eglise officielle, mais une étude ayant pour objet les « Dieux des philosophes » nous a semblé pouvoir intéresser les lecteurs de la *Revue*, étant donné, surtout, qu'une semblable étude est de nature à nous amener tout naturellement à placer, en regard des conceptions plus ou moins artificielles des écoles philosophiques, les notions que nous ont fournies certaines révélations remontant à la plus haute antiquité.

Ce Dieu des philosophes, nous le retrouvons, sous formes variables, dans les systèmes les plus divers. Il y occupe une place si importante que l'on a cru devoir donner le nom spécial de *Théodicée* au grand chapitre qui leur sert généralement d'introduction.

Dans le champ de la pensée humaine coulent, parallèlement, deux larges fleuves qui s'appellent, l'un, la doctrine religieuse, l'autre, la conception philosophique. On les voit, çà et là, au cours de l'histoire, mêler parfois leurs eaux dans une sorte de confluent paisible, tels les systèmes philosophico-religieux des Pythagore et des Platon ; mais, combien plus souvent les voit-on — symbolisant deux courants antithétiques, deux esprits franchement adverses — rompre leurs digues respectives, lutter flots contre flots et se transformer alors en de fougueuses cataractes, où s'entremêlent, en témoignage de colères, ou, tout au moins, de mépris réciproques, des torrents d'écume et de lamentables épaves — épaves de la conscience humaine qui désemparée par ces querelles dissolvantes, est exposée à toutes les défaillances, prédisposée à toutes les capitulations.

Ne soyons donc pas surpris de voir ces deux larges courants constituer, dans sa presque totalité, l'histoire intellectuelle et morale de la plupart des peuples.

L'on ne saurait nier que l'idée de Dieu, aussi bien dans les cosmogonies plus ou moins philosophiques — celles de l'Inde particulièrement — que dans les théologies proprement dites, n'ait hanté, plus encore, « hypnotisé », l'humanité, dès l'aurore des plus lointaines civilisations, si bien que l'on a pu dire, sans exagération, qu'elle est l'élément primordial de l'intellect humain, c'est-à-dire, l'étoffe, ou, en terme scientifique, le *protoplasma* de la pensée humaine.

Quoi qu'aient pu en dire les sceptiques, athées, nihilistes et autres négateurs quelconques, l'on peut affirmer, en employant la terminologie philosophique, que « l'homme a pensé en Dieu ». Que cette pensée ait été vague ou précise, inconsciente ou raisonnée, peu importe ; le fait n'en persiste pas moins et ce qui l'atteste, c'est que l'on retrouve, dans les théogonies primi-

tives, les appellations les plus variées, appliquées à cette Entité mystérieuse qu'évoquaient ces appellations. Variées, avons-nous dit ; mais, chose remarquable, de cette diversité elle-même ressortent des analogies singulières qui, incontestablement, témoignent de l'unité originelle des théogonies les plus lointaines.

Comparez, en effet, le sanscrit *Dyaus*, *Dyaus-Pitar*, le grec *Théos* et *Zeus*, le latin *Deus* et *Jupiter*, le celtique *Dia* et *Ta* (qu'on prononce *Thya*), qui rappelle l'égyptien *Tau*, l'hébreu *Jah* ou *Yah*, et enfin le mexicain *Téo* ou *Zéo*... N'y a-t-il pas, dans cette collection de syllabes d'un phonétisme similaire, comme une sorte de souvenir atavique des premiers sons au moyen desquels les humanités, dans leurs vagissements confus, ont essayé de bégaier le nom de l'Innomable ?

Innomable soit ; mais n'y avait-il pas un Etre caché, sinon derrière les nuages qui flottent dans l'espace, tout au moins dans l'azur de ce ciel insondable où se perdent le regard, la pensée, l'imagination et jusqu'au rêve lui-même ?

Oui, il était là-haut, l'Inconnu ; mais qu'était-il, qui était-il, ce redoutable roi de l'univers qui semblait n'avoir d'autre voix que les roulements de son tonnerre, les éclats de sa foudre et ne se manifestait que par l'éruption des feux souterrains, les tempêtes des océans et les divers cataclysmes qui, périodiquement, venaient et viennent encore faire frissonner la terre, toujours plus ou moins oscillante sur ses fondements instables ?

Insoluble, donc, était l'éternel problème ; terrifiant, le grand Sphinx qui, de ses yeux impassibles, nous regarde depuis les origines, au milieu du silence que garde l'impénétrable nature, et c'est dans ce désarroi que les misérables primitifs cherchèrent, pendant une série de siècles, l'angoissante solution.

Mais laquelle ? Ils l'ignoraient eux-mêmes. Tandis que les uns, thaumaturges, magiciens, psylls, devins ou prêtres, s'évertuaient à percer le mystère, les autres, les foules, les peuples, terrorisés par l'inconnu — en dépit de certaines voix isolées qui tâchaient de se faire entendre — crurent n'avoir rien d'autre à faire, pour apaiser l'invisible Tyran, que de lui offrir de hideux sacrifices qui, pendant des milliers et des milliers d'années, ensanguinèrent les autels de tous les temples.

La terreur devint folie. Ce n'était pas un seul Etre désigné par tel ou tel nom spécial, dont il s'agissait de détourner la colère, c'était par groupes qu'on les inventait, qu'on les multipliait, si bien qu'à chaque peuple, il fallut un dieu farouche, quelquefois plusieurs, tels que Baal et Astarté chez les Phéniciens, Moloch chez les Chananéens, Jéhovah chez les Juifs, Hésus chez les Gaulois, Odin chez les Scandinaves, Djaggernat, Siva et Kali chez les Indous, et combien d'autres encore, sans compter le sanguinaire Huit-

zilopochli, en l'honneur duquel les Mexicains, anciens et modernes, firent couler de véritables fleuves de sang... de sang humain, bien entendu, car, après les sacrifices d'animaux expiatoires, en vinrent d'autres plus hideux encore, et ce furent des troupeaux d'hommes, que d'autres hommes, fanatisés par leurs prêtres féroces, immolèrent par milliers... Pouvait-on faire moins, pour apaiser les dieux toujours inassouvis ?

Mais ce n'est point le sang, coulât-il par flots, qui élucide les problèmes, pas plus qu'il n'émancipe les âmes esclaves qu'enivre la matière... et ce qui le prouve, c'est que ces horribles sacrifices obscurcissent si bien l'intelligence humaine, que les hallucinations qu'ils avaient données aux plus grossiers fétichismes, se répercutèrent jusque dans les dogmes de l'Eglise, où nous les retrouvons résumées, « doctrinalement synthétisées », dans le prétendu sacrifice « expiatoire » de l'Innocent et du Juste qui servit et sert encore de base fondamentale à tout l'édifice de l'économie pseudo-chrétienne.

Ce Dieu que nous voulons trouver, cherchons-le donc ailleurs. Laissons l'antiquité dont nous n'avons plus à nous occuper ici ; franchissons les ténèbres du moyen âge, où régna, en souveraine, cette Eglise dont nous avons précédemment raconté les méfaits séculaires, cet âge de servilité passive, où, pendant mille ans, fut bâillonnée la raison humaine par cette même Eglise qui, dédaigneusement, qualifiait la philosophie de « servante de la théologie », et arrivons au monde nouveau qu'éclairèrent les lueurs de la Renaissance.

Un siècle ou deux se sont écoulés, siècles de transition, de tentatives de réformes, de remous tumultueux. Nous voici en pleine philosophie moderne qui va nous renseigner sans doute. Mais, avant de commencer notre enquête, jetons un regard investigateur sur le milieu où nous allons pénétrer, tâchons de savoir à l'avance quelle est son atmosphère intellectuelle et morale ; informons-nous, en un mot, de l'état d'âme de ces philosophes dont nous allons, très sommairement, analyser les systèmes divers, et à qui nous allons poser les plus graves questions que l'on puisse leur adresser, à savoir la nature de ce que l'on pourrait appeler leurs théodicies respectives.

Or, que constatons-nous tout d'abord ? C'est que l'idée de Dieu, comme il fallait s'y attendre, hante cette philosophie moderne, mais, hâtons-nous de le remarquer, dans des conditions toutes spéciales — conditions de procédés, de modes d'investigations, de « méthodes », en un mot.

Ce n'est plus uniquement dans les manifestations de la nature visible, que nos philosophes étudient l'idée de Dieu, c'est dans l'homme lui-même. Laisant Aristote, le dialecticien réaliste que les philosophes scolastiques ne se sont pas lassés de commenter, pendant tout le moyen âge, dans ce rabâchage stérile et fastidieux que le satirique Rabelais appelait un « Tintamarre de cervelles », ils passent à Socrate, le psychologue, et à Platon, le

métaphysicien spiritualiste, si bien que le mot légendaire : *Connais-toi, toi-même*, que répétait, sans cesse, le sage d'Athènes, devint, inconsciemment peut-être, mais par la force des choses, la clef de voûte de leurs procédés d'argumentation. Le choix de cette méthode psychologique ne s'imposait-il pas comme le plus logique et le plus judicieux ?

Et en effet, pouvons-nous répéter, après Ballanche, le savant et mystique auteur de la *Palingénésie* : lorsque, au cours de nos explorations dans les champs de l'invisible, nous arrivons à rencontrer l'homme avec ses facultés passagères, indices de facultés immuables, ne nous apparaît-il pas comme le résumé, la synthèse de la création ? N'est-ce pas, dans le microscope humain, c'est-à-dire dans chacun de nous, que nous trouvons la clef du macrocosme cosmique, c'est-à-dire l'univers ?

Alors même que nous pourrions éliminer Dieu de la pensée humaine, l'homme n'en subsisterait pas moins dans son intangible réalité, et voilà que nous le retrouverions en rapport avec l'ordre et d'harmonie de l'Univers. Nous savons qu'il existe des lois et des faits, et que ces lois ont précédé les faits. Nous savons que l'ordre et l'harmonie, qui sont l'antithèse du hasard, sont le produit de lois antérieures à ce qui existe. Ce que nous savons, surtout, c'est, qu'au-dessus des faits d'ordre phénoménal, il y a des manifestations d'ordre affectif, c'est-à-dire d'amour. Et, par la même raison que les lois ont précédé les choses visibles, l'amour, en tant que cause, a précédé les manifestations que nous en connaissons, si bien que l'existence, l'ordre et l'amour doivent, nécessairement, découler d'une Cause initiale que constitue la trilogie Puissance, Intelligence, Amour... et n'est-ce pas là le Dieu qui s'impose par la manifestation de ses attributs ?

Si, d'autre part, nous envisageons la sphère humaine, en soi, n'y trouvons-nous pas une intelligence, une science progressive, c'est-à-dire perfectible, avec leur raison d'être, leur puissance et leur possibilité d'évolution qui semble indéfinie ? Or, est-il possible d'admettre que ces manifestations se produisent sans cause, que ces torrents de vie ne procèdent d'aucune source ? Nul, à coup sûr, n'oserait le soutenir et n'en résulte-t-il pas qu'une science humaine primitive a dû être déposée, dès l'origine, dans l'intellect humain ?

Eh bien oui, tout l'établit, le confirme et le prouve. Pour aussi loin que l'on remonte dans l'histoire, et cela dans un lointain que ne soupçonnent même pas nos chronologies officielles, l'on retrouve, chez des peuples ayant vécu dans les brumeux abîmes de la pré-histoire, les traces de civilisations étonnantes, en même temps que des notions sur la nature et sur Dieu qui éclairèrent le berceau des premiers nés de lueurs non point totalement éteintes, mais voilées, au cours des siècles subséquents.

Qui les avait allumées, ces lueurs ; qui les avait semés, ces germes de vie ? Les traditions générales et continues de l'humanité toujours identique à

elle-même nous le disent, nous le crient, des quatre coins du monde, et nul effort de protestations sceptiques ne prévaudra jamais contre elles.

Or, ce qu'elles nous disent, ces traditions, c'est que les noms, quelque variés qu'ils soient, d'un Dieu inconnu, ont laissé leurs traces dans toutes les langues humaines, par la raison que l'idée que ces noms expriment a subsisté et subsiste encore, inaltérée, ineffaçable.

Et qu'on ne vienne pas nous objecter que c'est l'anthropomorphisme qui l'a créée, alors qu'il est constaté, tout au contraire, que c'est lui qui l'a voilée, défigurée... pas assez, toutefois, pour qu'on ne puisse retrouver, par filiation philologique, l'origine des altérations qu'ont subies les notions déposées dans la conscience des hommes par *révélation* extra-humaine, c'est-à-dire divine. Le divin nous enserme et nous pénètre de ses vibrations, comme il emplit et fait vibrer l'univers.

Quoi qu'il advienne et quoi qu'il résulte des discussions éternelles, dit Ernest Renan, Dieu est ce qui *est*, alors que c'est tout le reste qui *paraît être*. Le mot « Dieu » est tellement en possession des vénération de l'humanité et bénéficie d'une si antique prescription, que ce serait renverser toutes les habitudes du langage que de vouloir l'abandonner. Dieu, Providence, immortalité, autant de vieux mots que la philosophie interprète dans des sens plus ou moins spéciaux, raffinés ou ambigus, mais qu'elle ne remplacera jamais avec avantage. Sous telle forme qui lui sera donnée, Dieu sera toujours le résumé de nos besoins supra-sensibles, le but de nos aspirations, la *catégorie* de l'idéal, comme l'espace et le temps sont les catégories des choses matérielles. En d'autres termes, l'homme, placé devant les choses belles, bonnes et vraies, sort de lui-même et, suspendu par un charme céleste, anéantit sa chétive personnalité, s'exalte, s'absorbe dans le divin, dans le transcendant qui constitue la trame que brode la pensée sur la chaîne de son intellectualité.

Et c'est à la confection de cette trame, qu'ont travaillé, au cours des siècles, les religions, les philosophies, les morales ; qu'ont été échafaudés symbolismes et dogmes, doctrines et systèmes, confessions et crédos de toutes catégories, depuis les plus grossières pratiques des idolâtres, jusqu'aux plus hautes spéculations des philosophes spiritualistes.

Après les tentatives d'explications dont l'Entité divine a été l'objet transcendantal, sont venues les hypothèses sur la place qu'elle devait occuper dans l'univers, et c'est là, qu'avec un luxe inouï de conceptions plus ou moins admissibles, de contradictions plus ou moins justifiables, et d'extravagances parfois fantastiques, se sont éperdument donné carrière les dogmatismes, tout d'abord, puis les philosophes ensuite.

L'œuvre de ces derniers, hâtons-nous de le déclarer, fut respectable, consciencieuse le plus souvent, parfois même grande et lumineuse... Mais com-

bien de fois aussi, remplie d'inconséquences et de contradictions singulières !

Dans le champ clos où ont combattu — et combattent encore, le cas échéant — toutes les écoles adverses qui, semblant obéir à je ne sais quel étrange mouvement de bascule, oscillent alternativement entre le matérialisme le plus lourd et le spiritualisme le plus éthéré, gnostiques, agnostiques, théistes, panthéistes, sceptiques, athées, empiriques, éclectiques, défenseurs d'un Dieu personnel et extra-cosmique, partisan d'un panthéisme spécial, c'est-à-dire de l'omnipotence d'un Dieu immanent dans l'univers et dans tous les êtres qui le composent — autant de belligérants, plus ou moins fougueux qui, dans l'ardeur de la bataille, affirment, réfutent, nient, contredisent et, parfois inconsciemment, sans doute, défendent tantôt le pour et tantôt le contre...

Gardons-nous bien d'entrer dans la lice ardente, de peur d'y être asphyxiés par la poussière ou blessés par les arguments qui volent et s'entrechoquent en l'air. Reculons-nous, montons sur la colline qui domine l'arène, et, paisiblement, sans hâte, comme sans passions, étudions les divers « Dieux des philosophes ».

Sans revenir à la Dèité sublime de Pythagore dont nous avons parlé précédemment, ni au Dieu de Platon qu'il appelle l'*Idee du bien*, ni à celui d'Aristote qu'il appelle l'*Acte pur*, pas plus qu'à celui des stoïciens qui n'était rien d'autre que la *Raison universelle*, voyons comment vont s'y prendre nos philosophes modernes, pour faire surgir, de leurs formules, tel ou tel Dieu que nous aurons le soin d'étiqueter et de placer à son rang, dans le vaste Panthéon de la philosophie.

Voici Descartes, généralement appelé le père de la philosophie des temps modernes, Descartes le géomètre, qui, pour prouver l'existence de son Dieu personnel, raisonne sur des axiomes généraux et des définitions abstraites.

Que l'on en juge par ce curieux spécimen de son mode d'argumentation : « Qu'est-ce que Dieu ? Y a-t-il un Dieu ? se demande-t-il, en proie aux doutes qui l'obsèdent. Pour répondre à ces questions, il me faut, une fois en ma vie, me défaire de toutes les opinions que j'avais reçues auparavant et commencer dès les fondements, si je veux établir quelque chose de ferme et de constant, quelque chose qui soit entièrement indubitable.

« Je remarque, tout d'abord, qu'il est des objets qui semblent défier le doute le plus hardi : ce sont les choses mathématiques, l'étendue en général, le nombre, le temps et autres choses semblables. Car, soit que je veille ou que je dorme, deux ou trois joints ensemble formeront toujours le nombre cinq et le carré n'aura jamais plus de quatre côtés, et il ne me semble pas possible que de telles vérités si claires puissent être soupçonnées d'aucune incertitude. »

En dépit de ces déclarations, Descartes doute encore, car, qui sait, se deman-

de-t-il, si Dieu a fait la raison humaine pour voir les choses comme elles sont; qui sait même s'il y a un Dieu, et qui m'assure que mon esprit n'est pas le jouet d'un malfaisant génie qui se rit de mes illusions ?

Il semble, ici, que le dernier mot de Descartes et de la raison humaine soit le doute universel et absolu. Il n'en est rien, car c'est du sein même de ce doute que notre géomètre fait jaillir la certitude. En effet, se dit-il, il y a, au fond du doute, quelque chose qui se dérobe à toutes surprises, c'est le sujet même du doute, le sujet qui pense, le *moi*... Et voici comment il développe cette idée :

« Moi, donc, tout au moins, ne suis-je point quelque chose ? En supposant même qu'il n'y ait *rien* dans l'univers, ni ciel, ni terre, ni corps, ni esprits... puis-je parvenir, dans cette négation universelle, à me persuader que je n'existe pas moi-même ? Non, à coup sûr. Je *suis donc*, sans aucun doute, puisque j'ai pensé quelque chose. De sorte, qu'après avoir soigneusement examiné toute chose, je suis contraint de conclure et de tenir pour certaine et véritable cette proposition : « Je pense, donc j'existe (1). »

Arrivé à ce point de certitude, notre philosophe se replonge dans l'observation de lui-même et, au plus intime de son âme, il découvre une idée toujours présente en lui, l'idée de l'Etre tout parfait...

« D'où me vient-elle donc ? se demande-t-il. Elle ne saurait venir du propre fond de mon être, puisque je me sens imparfait. Elle ne saurait venir du monde extérieur plus imparfait encore ; il faut donc qu'elle me soit donnée par l'Etre parfait lui-même, sans quoi il y aurait, dans l'idée, plus que dans son objet, et l'effet serait plus grand que sa cause, ce qui est contradictoire. »

« D'autre part, moi qui pense à l'Etre parfait, suis-je par moi-même ? Non, car si j'étais le créateur de mon être, j'en serais aussi le conservateur, je sentirais en moi cette force créatrice et conservatrice, tandis que je sens, au contraire, la défaillance perpétuelle de mon être, signe certain que je dépends d'un plus haut principe. »

Descartes est satisfait de sa démonstration, mais il la voudrait d'une simplicité plus grande. Ne pourrait-on pas trouver une preuve encore plus simple, plus géométrique, plus absolue, en un mot toute *a priori*, en langage philosophique ?

« On le peut, déclare-t-il. Il suffit, pour cela, de considérer l'idée de l'Etre parfait en elle-même, abstraction faite du sujet qui pense et d'opérer, sur cette idée, comme les géomètres opèrent sur l'idée du triangle, du cercle ou de la parabole. Et, en effet, étant donné le concept ou idée de l'Etre parfait, cette idée par sa définition même, enferme toutes les perfections et

---

(1) C'est le fameux *cogito ergo sum*, qui a servi de base à la doctrine cartésienne et sur lequel ont été écrits des volumes de commentaires.

conséquemment, l'existence, puisque l'existence, est une perfection; l'existence donc de l'Être parfait résulte de la seule position du concept de l'Être parfait et voilà Dieu démontré *a priori*, avec les procédés de rigueur de la géométrie. » Ajoutons que ce Dieu était considéré, par Descartes, comme entièrement distinct de l'univers.

Descartes, cette fois, n'est pas seulement satisfait, il est ravi. Sa preuve *a priori* est, pour lui, l'idéal de la rigueur et de la simplicité, et cette conquête est, à ses yeux, d'un si haut prix, que pour elle seule il donnerait volontiers toutes les autres vérités si péniblement acquises. « Etant donné, dit-il, que tout ce que j'ai conclu précédemment ne soit pas véritable, il n'en est pas moins établi que l'existence de Dieu doit passer en mon esprit pour aussi certaine que le sont, pour moi, toutes les vérités mathématiques. »

Sachons nous contenter, avec notre philosophe, des conquêtes dont il se déclare si parfaitement satisfait et ne lui demandons pas, par exemple, ce que deviendra l'âme après la mort, car ses pressentiments, à cet égard, demeurent vagues et hypothétiques. « L'âme est immortelle de sa nature, se borne-t-il à déclarer ; pour ce qui est de l'état après cette vie, je n'en ai aucune connaissance, car si la raison naturelle nous permet de faire beaucoup de conjectures, elle ne peut, en revanche, nous donner aucune assurance. »

En résumé, le Dieu de Descartes n'est autre chose que la *Substance* infinie, éternelle, immuable, par la puissance de laquelle toutes choses ont été créées. C'est là que s'arrête l'œuvre du philosophe qui, dans un retour inattendu aux souvenirs d'antan du croyant officiel, s'exprime comme suit dans sa troisième méditation. « Il me semble très à propos de m'arrêter quelque temps à la contemplation de ce Dieu tout parfait et d'adorer l'incomparable beauté de cette immense lumière ; car, comme la *foi* nous apprend que la souveraine félicité de l'autre vie ne consiste que dans la contemplation de la majesté divine, ainsi expérimentons-nous, dès maintenant, qu'une semblable méditation nous fait jouir du plus grand contentement que nous puissions ressentir. »

Bien froide conclusion, après de si grands efforts, et une telle contention d'esprit. C'était bien la peine de faire acte d'une si belle indépendance pour retomber dans le giron de l'Eglise !

Au surplus, comment l'a-t-il trouvé, ce Dieu qu'il a fabriqué de toutes pièces ? Est-ce donc là l'ardente envolée d'une âme qui cherche Dieu passionnément ? Nous ne trouvons, ici, dit Emile Saisset, (1) qu'un géomètre qui raisonne, qu'un philosophe nourri dans l'Ecole, rompu aux raffinements, aux subtilités d'une sèche argumentation, et qui prétend, d'une définition, faire sortir un être, de l'abstrait le concret, du possible le réel.

---

(1) *Essai de philosophie religieuse.*

Voilà donc cette grande et belle philosophie dont la théodicée se noie dans des séries de démonstrations, l'on pourrait presque dire de théorèmes qui l'étouffent et la neutralisent. Pour établir l'existence du moi, il faut un syllogisme ; pour l'existence de Dieu des syllogismes ; enfin, pour s'assurer de l'existence des corps, de nouveaux syllogismes — stérile entassement d'abstractions incapables de donner un atome de réalité, de mouvement et de vie. Nous ne trouvons plus là, ni Dieu, ni l'âme, avec sa conscience, sa volonté, sa liberté ; ni l'univers, ce riche et brillant univers, vibrant d'activité vivante — plus rien qu'un concept mathématique... Et c'est trop peu en vérité !

Laissons donc là Descartes et interrogeons deux philosophes qui passent pour l'avoir le mieux compris : Malebranche et Spinoza.

(A suivre.)

ED. GRIMARD.

## L'Idee de Dieu et Victor Hugo

(Suite) (1)

*Extrait de : DIEU*

Mais tu dis : — Le caillou brisé, l'arbre abattu,  
Ne souffrent point ; la bête ignore. — Qu'en sais-tu ?  
Sais-tu la profondeur du soupir, et l'abîme  
Du cri ? pour voir le fond du gouffre, es-tu la cime ?  
Et s'il était des pleurs qui coulent en dedans ?  
Et s'il était un doigt léché des flots grondants,  
Qui sentit tressaillir la montagne plaintive,  
Et pour qui le rocher fût une sensitive ?  
Que sais-tu ? Ta morale, ô juif, payen, chrétien,  
Est une carte obscure et bizarre du bien  
Et du mal, dont tu peins à ton gré les frontières.  
Ce livre dont tu fais la table des matières,  
L'as-tu lu ? Que vois-tu par ton trou de prison ?  
Portes-tu dans ton œil l'insondable horizon ?  
Fermes-tu l'univers en fermant ta fenêtre ?  
De quel droit marques-tu des limites à l'être,  
Et dis-tu, te penchant sur le monde obscur  
Et sur le flot vivant : On souffre jusqu'ici ?

Ah ! la souffrance étant l'avenir, tu la gardes,  
Tu n'en veux que pour toi ! Tout le reste est trop vil.  
Tu vois l'arbre se tordre et tu dis : Souffre-t-il ?  
Tu dis : — La brute meurt, son souvenir s'envole ;

(1) Voir le numéro d'août 1903.

Elle ne s'aperçoit même pas qu'on la vole. —  
 Quoi ! l'homme fils unique, et l'univers bâtard !  
 Quoi ! tes maux seuls auraient le paradis plus tard  
 Qui, vrai pour toi, serait pour tout autre une fable !

Quoi ! la création toute entière damnée !  
 Rêve affreux ! pas de but ; l'homme seul arrivé.  
 Souffrir, et ne rien voir ; la douleur, œil crevé ;  
 Tout injuste ; une vaste et stupide spirale  
 D'êtres perdus, sans jour, sans nœud, sans loi morale,  
 Allant on ne sait où, venant on ne sait d'où,  
 Et, tout au fond de l'ombre effroyable, Dieu fou !

Non ! tous les êtres sont et furent, et seront.

Non ! non ! l'écrasement n'est point la loi du ver.  
 Non ! non ! Toute souffrance est un sillon. Prière  
 Et pleurs défont toujours quelque chose en arrière  
 Et font, ô cieus sereins ! quelque chose en avant.  
 Tout être se rachète ou tout être se vend.  
 Bien et mal. La loi vient de derrière la vie  
 Et derrière la mort continue. Homme, envie  
 Ton chien ; tu ne sais pas, triste maître hagard,  
 S'il n'a pas plus d'azur que toi dans le regard.  
 Tout vit. Création couvre métempsycose.

O dédain de la bête et mépris de la chose,  
 Double faute de l'homme et son double malheur !  
 Si pour la vie infime il eût été meilleur,  
 Au lieu d'écraser tout, s'il eût fait le contraire,  
 Au lieu d'être bourreau, s'il se fût montré frère,  
 S'il eût compris l'amas vivant qui remuait  
 Et l'être, monstrueux, ce grand souffrant muet,  
 L'homme, en butte à cette heure aux aboiements de l'ombre,  
 Eût été l'ainé roi de la famille sombre.  
 Cet aveugle serait devenu le voyant.  
 Il eût vu revenir à lui l'être fuyant.  
 La vie à son esprit qu'à troublé l'ignorance  
 Fût apparue avec toute sa transparence,  
 Et l'homme, sous le marbre ou l'aubier ou la chair,  
 De l'âme universelle eût vu le pâle éclair.  
 En s'inclinant, avec la majesté des prêtres,

Sur ces masques hagards qu'on appelle des êtres,  
Calme, il eût relevé le morne abattement  
Du monde terrassé qui vit lugubrement.  
Sa pitié, s'émiettant aux souffrances farouches,  
Eût fait tourner vers lui toutes ces âpres bouches.  
La bête eût accepté l'homme ; le chêne l'eût  
Accueilli dans les bois de son grave salut ;  
La pierre en son horreur l'eût adoré ; la roche  
Eût tressailli dans l'ombre, émue à son approche ;  
**Et** dans tous les cailloux il eût eu des autels.  
Il eût senti sous lui de sombres immortels.  
Il eût été le mage. Il eût connu les causes.  
Il aurait sur son front la lumière des choses ;  
Il serait l'Homme-Esprit. L'aigle eût fraternisé ;  
Et, lui montrant le ciel, le lion eût posé  
Sa griffe sur l'épaule auguste du génie.  
Au lieu de le haïr dans leur morne agonie,  
Les vivants effrayants d'en bas eussent béni  
Ce grand communiant de l'amour infini.  
En le voyant, la fosse eût resplendi, pareille  
Aux soirs d'été qu'embrase une clarté vermeille ;  
La tombe aurait chanté, le spectre aurait souri ;  
Il eut des inconnus été le favori,  
Le bien-aimé de ceux qui sont sous les écorces,  
Sous les granits, avec les sèves et les forces,  
Et, dans tous ses labeurs, sans cesse, à tout moment,  
Toute l'obscurité l'eût baisé doucement.  
L'ombre immense serait son fauve auxiliaire,  
La nature, de l'homme aurait été le lierre  
Et l'aurait, dans les pleurs, dans les chocs, dans les maux,  
Dans les deuils, protégé de ses mille rameaux.  
Il eût senti, du fond des insondables cuves,  
Monter vers lui les vents, les parfums, les effluves,  
Les magnétismes purs, les souffles, les aimants,  
Et le secours profond des sombres éléments.  
Les fléaux, qui lui font la guerre du désordre,  
Fussent venus lécher ses pieds qu'ils viennent mordre ;  
Quand sa barque, le soir, se risque hors du port,  
Le flot eût dit au vent : C'est lui ! souffle moins fort,  
L'azur eût murmuré : Paix à la voile blonde !  
L'écueil eût fait effort pour se courber sous l'onde.  
L'être multiple épars dans l'expiation  
L'eût partout conseillé de son vague rayon ;  
Sentant cette belle âme humaine, bonne et tendre,  
Se baisser, et toucher leur chaîne, et la détendre,  
La création brute au difforme poitrail,  
L'instinct, cette lueur de l'âme au soupirail,  
Le grand Tout, ce flot sourd qui s'enfle et qui se creuse,

L'énormité, la chose informe et ténébreuse,  
 L'horreur des bois, l'horreur des mers, l'horreur des cieux,  
 Tout le mystérieux, tout le prodigieux,  
 Fût accouru, soumis, à son appel sublime,  
 A travers l'ombre; et l'homme eût eu pour chien l'abîme.  
 Il sentirait, rêveur, satisfait, ébloui,  
 La pénétration des étoiles en lui.  
 L'ange le montrerait à l'ange qui se penche.  
 Il serait aujourd'hui la grande tête blanche  
 Aperçue au-dessus du gouffre et de la nuit,

Mais il n'a rien compris, rien sondé, rien traduit,  
 Rien aimé, que lui-même et lui seul. L'égoïste  
 Vit, dans sa vanité démesurée et triste,  
 Presque en dehors du groupe immense des vivants.

Dans ce vaste univers, monceau d'esprits rêvants,  
 Il voit deux êtres: lui qu'il sent, Dieu qu'il suppose.

∴

L'étincelle de Dieu, l'âme, est dans toute chose.  
 Le monde est un ensemble où personne n'est seul;  
 Tout corps masque un esprit; toute chair est linceul;  
 Et pour voir l'âme on n'a qu'à lever le suaire.

∴

La faute est le squelette et l'être est l'ossuaire.

. . . . .

La noirceur d'aujourd'hui fait la nuit de demain.  
 Oui, bête, arbre, rocher, broussaille du chemin,  
 Tout être est un vivant de l'immensité sombre.  
 L'homme n'est pas le seul qui soit suivi d'une ombre;  
 Tous, même le caillou misérable et honteux,  
 Ont derrière eux une ombre, une ombre devant eux.  
 Tous sont l'âme, qui vit, qui vécut, qui doit vivre,  
 Qui tombe et s'emprisonne, ou monte et se délivre.  
 Tout ce qui rampe expie une chute du ciel.  
 La pierre est une cave où rêve un criminel.

Prends garde, esprit! recule au seuil du mal, arrête!  
 L'arbre t'attend, le roc te guette, esprit! La bête  
 Est une chausse-trape où l'homme peut tomber.  
 Tremble! Pas d'action qu'on puisse dérober  
 A Dieu, pour qui dans toi veille ta conscience.  
 Tout être est responsable; il croît, décroît, vit, pense,  
 Condamné par lui-même ou par lui-même absous;  
 Tout ce qu'il fait s'en va dans l'espace; et dessous  
 Est l'infini, compteur exact, plateau sans bornes,  
 Et la chute possible, et les ténèbres mornes

Où serpentent, chassés du vent qui les poursuit,  
 Les essaims tortueux des mondes de la nuit.  
 Oui, l'âme dans le mal, hélas ! naufrage et sombre.

. . . . .

..

L'ange me regardait, et, sans que je parlasse,  
 Il voyait ma pensée, et, dans mon âme entrant,  
 Son œil fixe rendait mon crâne transparent.

Il dit, levant un doigt de sa main souveraine :

— Que l'oreille d'en bas qui m'écoute comprenne  
 Que l'ange ne s'est pas contredit en montrant  
 L'homme si vain après l'avoir montré si grand.  
 Tout est haut, tout est bas ; tout est lent, tout va vite ;  
 Toute chose créée est splendide et petite ;  
 Tout être a deux aspects, ténèbres et rayons ;  
 Et la justice sort des confrontations  
 Du côté misérable avec la face auguste.

. . . . .

..

La loi, sous ses deux noms une dans les deux sphères,  
 Vivants, c'est le progrès ; morts, c'est l'ascension.  
 Toute cité, d'en bas ou d'en haut, est Sion ;  
 Tout être, par l'effort du labeur volontaire,  
 Sort de l'épreuve, et rentre au bonheur ; toute terre  
 Doit devenir éden et tout ciel paradis.

Les gisants s'écrieront : debout ! les engourdis  
 Remueront ; l'avenir, parlant d'une voix tendre,  
 Dira : terre, voici le chemin qu'il faut prendre,  
 O terre ! Et l'harmonie en chantant conquerra  
 L'horreur du Groënland, l'horreur du Sahara,  
 Et le sable et la neige, et ces larves barbares,  
 Caraïbes, hurons, bédouins, malabares,  
 Peuples sourds de l'Ohio, du Thibet, du Darfour,  
 Que l'ombre garde assis dans son noir carrefour.  
 L'aube, cette blancheur juste, sacrée, intègre,  
 Qui se fait dans la nuit, se fera dans le nègre.  
 Une Athène au front pur naîtra de Tombouctou.

Oh ! pourvu que ce soit en avant, Dieu sait où,  
 Va, vole ! je l'ai dit, et je te le répète :  
 Là-bas où l'on entend sonner de la trompette,  
 Là-bas dans l'inconnu, là-bas dans le réel,  
 Dans le vrai, dans le beau, dans le grand, dans le ciel,  
 Genre humain, genre humain, ouvre tes larges ailes !

En même temps la mort aux splendides prunelles  
 Pousse vers l'éternelle et suprême clarté  
 Le monstre, et l'homme au vent du sépulcre emporté,  
 Troupeau fuyant qu'au bord du gouffre elle dénombre.  
 L'aurore est un baiser qui veut les fronts de l'ombre.  
 Tout se meut, se soulève, et s'efforce, et gravit,  
 Et se hausse, et s'envole, et ressuscite, et vit.  
 Rien n'est fait pour rester dans l'obscurité sourde,  
 L'âme en exil devient à chaque instant moins lourde  
 Et s'approche du ciel qui vous réclame tous.  
 D'heure en heure, pour ceux qui se sont faits plus doux,  
 La peine s'attendrit; l'ombre en bonheur se change;  
 La bête est commuée en homme, l'homme en ange;  
 Par l'expiation, échelle d'équité,  
 Dont un bout est nuit froide et l'autre bout clarté,  
 Sans cesse, sous l'azur que la lumière noie,  
 L'univers châtiment monte à l'univers joie.

Et l'on y vient d'un bond, et du plus triste lieu.  
 Oui, l'horreur et le mal peuvent aux pieds de Dieu  
 Se verser tout à coup en urnes de lumière.  
 Oui, les plus noirs ont droit à la plus blanche sphère;  
 Les plus vils ont pour loi d'atteindre les plus hauts.  
 Tous les rayonnements percent tous les chaos,  
 Vident la nuit, et font, ravissement des anges,  
 Des gerbes d'arcs-en-ciel avec toutes les fanges,  
 Point de déshérité! Non! point de paria!

..

Qu'ont donc appris à l'homme Inde, Egypte et Chaldée,  
 S'il est pétrifié par cette simple idée  
 Que l'âme se perdra, se perd et se perdit,  
 Mais que Dieu peut toujours la trouver?

Qui te dit

Que, le jour où la mort enfin te fera naître,  
 Tu ne verras pas, homme, au seuil des cieux paraître  
 Un archange plus grand et plus éblouissant  
 Et plus beau que celui qui te parle à présent,  
 Ayant des fleurs soleils, des astres étincelles,  
 Et tous les diamants du gouffre sur ses ailes,  
 Qui viendra vers toi, pur, auguste, doux, serein,  
 Calme, et qui te dira : C'est moi qui fus Caïn ?

Homme, sache que Dieu pourrait prendre un cloporte,  
 Un crapaud, l'acarus que ton ulcère porte,  
 Et lui donner l'aurore et le septentrion.  
 Sache que Dieu pourrait choisir un vibrion,

Un ver de terre au fond du sépulcre nocturne,  
 Et lui dire : — Voilà Sirius et Saturne,  
 Arcturus ; Orion et les pléiades d'or,  
 Je te les donne. Prends ! Et je te donne encor  
 Le vaste Jupiter avec ses quatre lunes.  
 Prend l'ouragan, le bruit, le jour bleu, les nuits brunes,  
 Le tropique et l'été, le pôle avec l'hiver.  
 Vénus, perle du soir, je te donne à ce ver.  
 Ver, prends Aldébaran que vit Jean, mon apôtre,  
 Prends tous les firmaments et tous les océans,  
 Et le haut Zodiaque aux douze astres géants  
 Tournant comme une roue au fond des ombres noires. —

Sache que Dieu pourrait donner toutes ces gloires  
 A ce vil ver de terre immonde et chassieux  
 Sans étonner un seul archange dans les cieux !  
 Et sache aussi que Dieu donnerait à cet être  
 Ce que dans tous les lieux l'éternité voit naître,  
 Tous les astres qu'on voit, tous ceux qu'on ne voit pas,  
 Tout ce qui tourbillonne au souffle du trépas,  
 Et les mille flambeaux tremblant sur le grand voile,  
 Sans que l'infini fût amoindri d'une étoile,  
 Et qu'ayant tout donné, Dieu n'aurait rien de moins

∴

.....  
 Soyez témoins, ô cieux, que l'ilote et l'esclave,  
 L'idiot dont l'œil rêve et dont la lèvre bave,  
                                 Dans ses mornes sommeils,  
 Et sur son lit maudit le lépreux solitaire,  
 O cieux, sont vos égaux, et que les vers de terre  
                                 Sont vos frères, soleils !

Soyez témoins, éthers où vit l'âme ravie,  
 Epanouissement de splendeur et de vie,  
                                 Edens par Dieu dorés,  
 Paradis qui passez avec le son des lyres,  
 Rayons, soyez témoins, soyez témoins sourires,  
                                 Que les pleurs sont sacrés !

Il ne tient qu'à la nuit, et cela dépend d'elle,  
 D'être heureuse, innocente et sincère, et fidèle,  
                                 De nous éblouir tous,  
 Et de voir tout à coup, clartés dans l'ombre écloses,  
 Des flots de colibris, sortis d'un tas de roses,  
                                 Aveugler ses hiboux !

Le méchant est un mort dont l'harmonie est veuve

Il peut, quand il lui plaît, renaître après l'épreuve,  
 Et revenir, ailé,  
 Superbe, triomphant, sans pleurs, sans deuils, sans crainte,  
 Joyeux; car tout esprit de la justice sainte  
 Est l'époux étoilé!

Vous criez, ô vivants sinistres de la tombe:  
 « L'anathème nous tient; l'horreur sur nous surplombe;  
 « Ce guichetier nous suit;  
 « L'obscurité nous couve, et la geôle âpre et lourde  
 « Nous guette, et chaque étoile est la lanterne sourde  
 « D'un spectre de la nuit!  
 « Nous sommes prisonniers; les ténèbres nous gardent,  
 « Tous les yeux de l'abîme à la fois nous regardent;  
 « Comment fuir? on nous voit!  
 « Comment nous évader? — Il suffit pour qu'on sorte  
 « Qu'une bonne action nous pousse l'énorme porte  
 « Du bout du petit doigt!

. . . . .  
 Dieu vit. Quiconque mange est assis à sa table.  
 Il est l'inaccessible, il est l'inévitable.

L'athée au sombre vœu,  
 En se précipitant, avec son hideux schisme,  
 La tête la première au fond de l'athéisme,  
 Brise son âme à Dieu!

Il est le fond de l'être; oui, terrible ou propice,  
 Tout vertige le trouve au bas du précipice,  
 Satan, l'ange échappé,  
 Se cramponne lui-même au père, et l'on devine  
 Dans le pli d'un des pans de la robe divine  
 Ce noir poignet crispé.

Dieu! Dieu! Dieu! l'âme unique est dans tout, et traverse  
 L'âme individuelle, en chaque être diverse;  
 Tout char l'a pour essieu;  
 La tête de mort blême, au fond de l'ombre immonde,  
 Par un de ses deux trous, sinistre, voit le monde,  
 Et par l'autre voit Dieu.

. . . . .  
 Dieu n'est pas moins en bas qu'en haut; oui, la nature  
 Sacre l'égalité de toute créature  
 Devant le créateur;  
 Et c'est le cœur de Dieu que sent l'être unanime  
 Dans les deux battements énormes de l'abîme,  
 Profondeur et Hauteur.

Ces deux pulsations de la vie éternelle  
Jettent l'âme innocente et l'âme criminelle,  
L'une aux cieux, l'autre aux nuits ;  
Chacun va dans la sphère où sa pesanteur tombe.  
Dieu, pour noircir l'orfraie et blanchir la colombe  
N'a qu'à dire : Je suis.

La conscience est là, lueur crépusculaire.  
Vous êtes avertis, vivants ; le crime éclaire.  
Tu tombes, tu sais où !  
La drachme de Judas, par la nuit ramassée,  
Rayonne et luit au fond de l'ombre hérissée ;  
C'est l'œil rond du hibou.

Dieu laisse à tous le poids qu'ils ont. Coupable ou sainte,  
L'action est un pied qui marque son empreinte.  
Dieu laisse au mal le mal.  
Dieu, choisir ! l'absolu n'a pas de préférence ;  
Le cercle ne peut rien sur la circonférence ;  
Le parfait est fatal.

Oui, Dieu, c'est l'équilibre. Etres, Dieu pèse et crée  
A droite l'étendue, à gauche la durée ;  
L'évident, l'incompris ;  
Les éblouissements, contre-poids des désastres ;  
L'abîme balançant l'âme ; ici tous les astres,  
Et là tous les esprits.

En lui sont la raison et le centre imperdable ;  
Tous les balancements de l'ordre formidable  
S'y règlent à la fois ;  
Toutes les équités forment cette âme immense ;  
Elle est le grand niveau de l'être ; et la clémence  
Y serait un faux poids.

L'absolu ! l'absolu ! Ni fureurs ni faiblesses.  
Impassible, étoilée, âpre, tu ne te laisses,  
Au fond du ciel béni,  
Violer, dans ta paix qu'aucun flot ne déborde,  
Pas même par l'amour et la miséricorde,  
Sombre vierge, Infini !

Rien ne fait vaciller l'axe que la justice.  
Chacun pèse sa vie, orgueil, sagesse ou vice.  
Vivez ! cherchez le mieux !  
L'action pend à l'âme. Avec tout ce qu'il sème,  
Chaque être à son niveau se compose à lui-même  
Son poids mystérieux,

La balance n'a pas le droit de faire grâce,  
Elle oscille en dehors du temps et de l'espace ;

Elle est la vérité;  
 Sous la seule équité son tremblement s'apaise.  
 Demande aux deux plateaux si l'immensité pèse  
 Plus que l'éternité !

## LA LUMIÈRE

.....  
 Cette clarté disait :

.....  
 Pas de droite et de gauche,  
 Pas de haut ni de bas ; pas de glaive qui fauche ;  
 Pas de trône jetant dans l'ombre un vague éclair ;  
 Pas de lendemain, pas d'aujourd'hui, pas d'hier ;  
 Pas d'heure frissonnant au vol du temps rapace ;  
 Point de temps ; point d'ici, point de là ; point d'espace ;  
 Pas d'aube et pas de soir ; pas de tiare ayant  
 L'astre pour escarboucle à son faite effrayant ;  
 Pas de balance, pas de sceptre, pas de globe ;  
 Pas de Satan caché dans les plis de la robe ;  
 Pas de robe ; pas d'âme à la main ; pas de mains ;  
 Et vengeance, pardon, justice, mots humains.  
 Qui que tu sois, écoute : Il est.

.....  
 Qu'est-il ?

Renonce !

L'ombre est la question, le monde est la réponse.  
 Il est.

C'est le vivant, le vaste épanoui !  
 Ce que contemple au loin le soleil ébloui,  
 C'est lui. Les cieux, vous, nous, les étoiles, poussière !  
 Il est l'œil gouffre, ouvert au fond de la lumière,  
 Vu par tous les flambeaux, senti par tous les nids,  
 D'où l'univers jaillit en rayons infinis.  
 Il regarde, et c'est tout. Voir suffit au sublime.  
 Il crée un monde rien qu'en voyant un abîme.  
 Et cet être qui voit, ayant toujours été,  
 A toujours tout créé de toute éternité.  
 Quand la bouche d'en bas touche à ce nom suprême,  
 L'essai de la louange est presque le blasphème.  
 Pas d'explication donc ! Fais mettre à genoux  
 Ta pensée, et deviens un regard, comme nous.  
 Pourquoi chercher les mots où ne sont plus les choses ?  
 Le vil langage humain n'a pas d'apothéoses.

Ce qu'il est, est-il même entrevu du tombeau ?  
 Il échappe aux mots noirs de l'ombre. On aurait beau  
 Faire une strophe avec les brises éternelles,  
 Et, pour en parfumer et dorer les deux ailes,  
 Mettre l'astre dans l'une et dans l'autre la fleur,  
 Et mêler tout l'azur à leur splendide ampleur,  
 On ne peindrait pas Dieu.

Songeur, qu'on le revête  
 De bruit et d'aiglon, de foudre et de tempête ;  
 Qu'on le montre éveillé, qu'on le montre dormant,  
 Sa respiration soulevant doucement  
 Toutes les profondeurs de toute l'étendue,  
 Remuant la comète au fond des cieux perdue,  
 Le vent sur son cheval, la mort sur son éclair,  
 Et le balancement monstrueux de la mer,  
 On ne le peindra pas ! —

Lui ! Lui ! l'inadmissible,  
 L'éternel, l'incrée, l'imprévu, l'impossible ;  
 Il est. La taupe fouille et creuse, et l'aperçoit ;  
 L'ombre dit à la taupe : es-tu sûre qu'il soit ?  
 La taupe répond : Dieu ! Dieu de l'aigle est la proie.  
 Cet être, si jamais le soleil s'éclipsait,  
 Remplacerait l'aurore.

Et sais-tu ce que c'est  
 Que le fauve ouragan, tonnant et formidable ?  
 C'est dans les profondeurs du gouffre inabordable  
 L'infini murmurant : je l'aime ! à demi-voix ;  
 Quand l'étoile rayonne, elle dit : je le vois !  
 Tout le cri, tout le bruit et tout l'hymne de l'homme  
 Avorte à dire Dieu ! Le baiser seul le nomme.  
 J'aime !

Le tout éternel sort de l'éternel atome.  
 De l'équation Dieu le monde est le binôme.  
 Dieu, c'est le grand réel et le grand inconnu,  
 Il est ; et c'est errer que dire : il est venu.

Quoique l'impénétrable énigme le vêtisse,  
 Quoiqu'il n'ait ni lever, ni coucher, ni solstice,  
 Êtres bornés, il marque, un fond du ciel sans bord,  
 Vos quatre angles, levant, occident, midi, nord ;  
 Il est X, élément du rayonnement, nombre  
 De l'infini, clarté formidable de l'ombre,  
 Lueur sur le coran comme sur le missel,  
 Éternelle présence à l'œil universel !  
 C'est lui l'autorité d'où jaillit l'âme libre,  
 C'est lui l'axe invisible autour duquel tout vibre,

Et l'oscillation dans l'immobilité ;  
Oscillation sombre au cercle illimité,  
Qui va, prodigieuse, une, inouïe, étrange,  
Des oreilles de l'âne aux ailes de l'archange.

L'être sans cesse en lui se forme et se dissout ;  
Il est la parallèle éternelle de tout ;  
Il est précision, loi, règle, certitude,  
Justesse, abstraction, rigueur, exactitude.

Et toute cette algèbre en tendresse se fond,  
Et, dans l'indéfini, l'obscur et le profond,  
A travers ce qu'on nomme air et terre, flamme, onde,  
Est X à quatre bras pour embrasser le monde,  
Et, se dressant visible aux yeux morts ou déçus,  
Il est croix sur la terre et s'appelle Jésus.

Hors de la terre il est l'innommé.

Chaque sphère  
Le nomme en frissonnant du nom qu'elle préfère,  
Mais tous les noms sur Dieu sont des flots insensés.

∴

Ame ! être, c'est aimer.

Il est.

∴

C'est l'être extrême.

Dieu, c'est le jour sans borne et sans fin qui dit : j'aime.  
Lui, l'incommensurable, il n'a point de compas ;  
Il ne se venge pas, il ne pardonne pas ;  
Son baiser éternel ignore la morsure ;  
Et quand on dit : justice, on suppose mesure.  
Il n'est point juste ; il est. Qui n'est que juste est peu.  
La justice, c'est vous, humanité ; mais Dieu  
Est la bonté. Dieu, branche où tout oiseau se pose !  
Dieu, c'est la flamme aimante au fond de toute chose.  
Oh ! tous sont appelés et tous seront élus.  
Père, il songe au méchant pour l'aimer un peu plus.

Vivants, Dieu pénétrant en vous, chasse le vice.  
L'infini qui dans l'homme entre devient justice,  
La justice n'étant que le rapport secret  
De ce que l'homme fait à ce que Dieu ferait.  
Bonté, c'est la lueur qui dore tous les faites ;  
Et, pour parler toujours, hommes, comme vous faites,  
Vous qui ne pouvez voir que la forme et le lieu,  
Justice est le profil de la face de Dieu.

∴

— O ténèbres ! sachez ceci : La nuit n'est pas.

Tout est azur, aurore, aube sans crépuscule,  
Et fournaise d'extase où l'âme parfum brûle.  
Le noir, c'est non ; et non, c'est rien, Tout est certain.  
Tout est blancheur, vertu, soleil levant, matin,  
Placide éclair, rayon serein, frisson de flamme.  
Un ange qui dirait : La nuit, dirait : Je blâme.  
Les astres ne sont pas. Ces lueurs des tombeaux  
Sont fausses, et le jour ignore les flambeaux.  
La constellation dans l'illusion rampe,  
Le plein midi n'aurait que faire d'une lampe ;  
Tout rayonnement vient du centre et du milieu ;  
Comme il n'est qu'une aurore, il n'est qu'un soleil, Dieu,  
Qui pour les yeux de chair, couverts de sombres voiles,  
Pleut le jour en rayons et la nuit en étoiles.  
L'âme est l'œil. Il est l'astre. Elle ne voit que lui.  
Tout est clarté. Le ver rampant, l'ange ébloui,  
Tout, les immensités où se perdent les sondes,  
Tout, ces vagues de Dieu que vous nommez les mondes,  
L'apparent, le réel, le lever, le déclin,  
Homme, enfant, cieux et mers, espaces, tout est plein  
D'un resplendissement d'éternité tranquille.  
Comptez les milliards de siècles par cent mille,  
Vous n'aurez pas dit Un devant l'éternité.  
Jetez toute votre ombre, ô nuits, à la clarté,  
Au gouffre de splendeur que Dieu profond anime.  
Et vous ne ferez pas une tache à l'abîme.

L'univers, — c'est un livre, et des yeux qui le lisent.  
Ceux qui sont dans la nuit ont raison quand ils disent :  
Rien n'existe ! Car c'est dans un rêve qu'ils sont.

Rien n'existe que lui, le flamboiement profond,  
Et les âmes, — les grains de lumières, les mythes,  
Les moi mystérieux, atomes sans limites,  
Qui vont vers le grand moi, leur centre et leur aimant ;  
Points touchant au zénith par le rayonnement,  
Ainsi qu'un vêtement, subissant la matière,  
Traversant tour à tour dans l'étendue entière  
La formule de chair propre à chaque milieu ;  
Ici la sève, ici le sang, ici le feu ;  
Blocs, arbres, griffes, dents, fronts pensants, auréoles.  
Retournant aux cercueils comme à des alvéoles ;  
Mourant pour s'épurer, tombant pour s'élever,  
Sans fin, ne se perdant que pour se retrouver,

Chaîne d'êtres qu'en haut l'échelle d'or réclame,  
Vers l'éternel foyer volant de flamme en flamme,  
Juste éclos du pervers, bon sorti du méchant,  
Montant, montant, montant sans cesse et le cherchant,  
Et l'approchant toujours, mais sans jamais l'atteindre,  
Lui, l'être qu'on ne peut toucher, ternir, éteindre,  
Le voyant, le vivant, sans mort, sans nuit, sans mal,  
L'idée énorme au fond de l'immense idéal!

La matière n'est pas et l'âme seule existe.

Rien n'est mort, rien n'est faux, rien n'est noir, rien n'est triste,  
Personne n'est puni, personne n'est banni.  
Tous les cercles qui sont dans le cercle infini  
N'ont que de l'idéal dans leurs circonférences,

Astres, mondes, soleils, étoiles, apparences,  
Masques d'ombre ou de feu, faces des visions,  
Univers où jamais on ne voit rien qui dorme,  
Points d'intersection du nombre et de la forme,  
Chocs de l'éclair puissance et du rayon beauté,  
Rencontres de la vie avec l'éternité,  
O fumée, écoutez!

Et vous, écoutez, âmes,  
Qui seules resterez étant souffles et flammes,  
Esprits purs qui mourez et naissez tour à tour;  
Dieu n'a qu'un front : Lumière! et n'a qu'un nom : Amour!

VICTOR HUGO.

---

## Une statue ensorcelée

(Suite) (1)

---

Mon désir de tout voir, de tout observer, était si grand qu'il l'emporta sur les conseils donnés, et j'endormis la somnambule comme d'habitude. Mal m'en prit. Aux exordes charitables et bienveillantes avait succédé un langage échevelé auquel je crus pouvoir mettre fin en éveillant la somnambule : mais il me fut impossible d'y parvenir. Elle se promenait les yeux fermés dans l'appartement en criant : « Je me réveillerai lorsque cela me fera plaisir. Je suis bien ici et je veux y rester précisément parce que ma présence « te contrarie. » Puis, elle tenta de sortir pour se promener dans le jardin et je dus fermer la porte à clef.

---

(1) Extrait de *Phénomènes psychiques*, par Maxwell. V. le N° de novembre.

Cette scène, qui dura plusieurs heures, m'enleva le désir de nouvelles expériences. A dater de ce moment, Marie subissait pendant son sommeil ordinaire des influences mal définies ; s'exprimant tout haut, elle affectait tantôt un langage sérieux, tantôt elle se montrait d'une gaieté folle. Tout ce qu'il y avait de profondeur et de bienveillance dans les avis avait disparu. Au surplus, j'étais amplement dédommagé par la situation nouvelle qui rendait inutile l'intervention de la somnambule, et je ne songeais pas à renouveler la scène désagréable dont j'ai parlé. Je puis dire même qu'ici finirent toutes les tentatives et les expériences de magnétisme. Il n'en fut plus question.

Parfois l'Esprit consulté ne répondait pas. Mme Vergniat me disait alors : « Je lui parle et il ne me répond pas. » Mais l'attente n'était jamais longue. Souvent aussi il annonçait son départ : « Si tu as, disait-il, quelque chose à demander ou à me dire, hâte-toi, car je vais m'absenter pour ne revenir que demain à telle heure. » Jusqu'à l'heure indiquée toute question était inutile. On ne répondait pas.

Cent fois j'avais eu l'occasion de contrôler l'exactitude des renseignements fournis par Marie ; mais il me restait à savoir si ceux qui prenaient l'autre voie avaient la même valeur. Je n'attendis pas longtemps avant d'être fixé à cet égard.

C'était un soir d'hiver, la nuit était noire, il pleuvait à verse. En rentrant à la maison, la bonne vint m'annoncer qu'une toute petite chienne havanaise qu'une voisine avait eu la gracieuseté de nous offrir était égarée. Je l'ai dit, le temps était affreux, et il ne fallait pas songer à aller à la recherche de cette bête microscopique. Mais, comme je manifestai quelque chagrin, Mme Vergniat, qui n'avait encore rien dit, lève la tête, et s'adressant à moi sur un ton particulier qui annonçait une communication officielle : « Tu tenais donc bien à cette petite bête ! Hé bien ! rassure-toi. Tu vas la retrouver. Je la vois, un ouvrier la tient sous sa blouse, chez le coiffeur de la rue de Bègles (le petit bossu). »

Le renseignement était précis ; donné par la somnambule, je n'aurais pas hésité, mais il me fallait maintenant d'autres preuves. Mes recherches m'ayant conduit chez le perruquier, je regardais timidement à travers les vitres, lorsque le bossu m'aperçut : « Vous désirez quelque chose, monsieur Vergniat ? — Si vous apprenez qu'on ait trouvé dans le quartier une toute petite chienne havanaise, vous voudrez bien me prévenir. » Un ouvrier qui se trouvait dans le magasin répondit :

« Il y a cinq minutes à peine je la tenais sous ma blouse, cherchant à la réchauffer. Je l'avais ramassée toute mouillée au coin de la rue, où je l'ai déposée de nouveau. »

En effet quelques pas plus loin, j'apercevais un point blanc dans l'obscurité. C'était Fleurette, blottie sous une porte, à l'abri du mauvais temps.

Jé rentrai triomphant, rapportant à la maison le bonheur des enfants et la confirmation de l'infaillibilité du protecteur.

On comprendra aisément l'influence de ce pouvoir qui se révélait sans bornes. Aussi gagnant toujours du terrain par de nouvelles manifestations de plus en plus surnaturelles, sa volonté se substitua entièrement à la nôtre. Ce qu'il formulait au début comme un désir devint bientôt des ordres. Il s'occupait des moindres détails. Il désignait les provisions nécessaires pour la journée et en fixait le prix. Si une acquisition plus importante était à faire, il indiquait le magasin, toujours en fixant d'avance le prix demandé. Ces faits donnaient lieu à des incidents curieux.

Ainsi, par exemple, lorsqu'une marchande demandait un prix exagéré, « Bon papa », toujours là, soufflait à l'oreille de Mme Vergniat : « Dis à cette femme que cette marchandise ne lui coûte que tel prix. Tu lui offriras tant. C'est assez gagner. »

La marchande restait ébahie, elle ne pouvait nier et le marché était conclu.

Je révélerai tous les faits, persuadé que l'étude de manifestations si persistantes et si variées peut aider à soulever le voile mystérieux qui nous environne. Au surplus, pourquoi hésiter ou me taire ? N'ai-je donc pas vu ? Plus les faits sont surnaturels, plus le devoir de les révéler est grand. On m'accusera peut-être de faiblesse ou de trop de soumission pour ce pouvoir occulte, qui cependant *ne se réclamait que de Dieu et n'invoquait que des sentiments honnêtes*. A ceux-là, je répondrai : « Subissez d'abord la même épreuve et alors je vous reconnaitrai le droit de vous prononcer. » Quant à la faiblesse, elle ne fut jamais un des défauts de mon caractère, si on en excepte pourtant celle que je tiens à conserver et qui me fait incliner devant le Maître.

J'ai dit que nous assistions, ma femme et moi, régulièrement aux offices, tantôt à Talence, tantôt à Sainte-Croix, mais le plus souvent aux « Vieillards ». Il me souvient à ce propos que, voyant passer ces déshérités que la charité publique soutient, notre hôte mystérieux nous fit cette confidence : « Sans ma visite, mes pauvres enfants, ce sort-là vous était réservé (1). »

J'ai dit, en commençant, que j'avais promis de communier ; je le fis avec ferveur, tant les faits mystérieux auxquels j'assistais m'avaient impressionné ; je poussai la soumission à ce point de renoncer au théâtre, à toutes les distractions, sur le désir manifesté par l'inconnu. En revanche, je pouvais être de tous les pèlerinages.

---

(1) Cette parole est atroce, quand on songe, comme la suite de l'histoire le montrera, que les manœuvres de l'Esprit n'avaient pour but que de réduire les infortunés à une condition précaire ! Que l'on se place au point de vue catholique ou spirite, cela n'enlève rien au scandale, que de tels pièges soient permis aux Esprits contre les humains ignorants et impuissants (G. B.).

. . . . .

Un matin, au moment de partir pour me rendre à mon bureau, Mme Vergniat me dicta d'un air inspiré l'ordre suivant : « Tu vas vendre ce matin, à Paris, par dépêche, six mille francs de rente 3 %, et acheter par contre dix mille francs de rente italienne. » Puis elle ajouta : « Ne te l'ai-je pas dit ? Lorsqu'il me plaira de t'imposer l'obligation de donner, cela ne sera jamais à tes dépens. Or, j'ai besoin de quelques milliers de francs, dont je t'indiquerai l'emploi le moment venu. »

Malgré les choses étranges que j'avais déjà vues, je restai abasourdi. Mme Vergniat, quoique femme d'un agent de change, ne s'était jamais occupée d'affaires, et elle était absolument ignorante des combinaisons financières. Les termes mêmes employés pour dicter l'arbitrage indiquaient que l'opération était conçue par un esprit habitué aux affaires de ce genre.

Cette affaire n'étant pas dangereuse et ne pouvant, en cas de non-réussite, me mener bien loin, je télégraphiai à Paris, sans hésiter. Le soir, en rentrant, j'avais déjà la réponse que je voulus communiquer à mon mystérieux client. « C'est inutile, me dit-il, je la connais. »

Je profitai de cette circonstance pour causer affaires, avec l'arrière-pensée de savoir jusqu'où pouvaient aller les connaissances de l'Esprit en matière de spéculation. « Savez-vous, lui dis-je, que votre arbitrage est à cheval sur deux liquidations. La rente italienne est en liquidation du 15, et le 3 % est pour la fin du mois. » — « Je l'ai fait exprès. L'Italien sera liquidé le premier, car le bénéfice qui va en résulter a un emploi pressé. Celui que procurera la rente française pour la fin du mois est destiné à offrir un cadeau à ta fille. Je te donnerai des instructions à ce sujet. »

Je risquai cette question : « Vous croyez donc à la hausse sur l'Italien, et à la baisse sur la rente française ? » — « Ton père n'est pas celui qui doute, qui croit, ou qui seulement espère. Il est toujours sûr, parce qu'il est le maître. »

Du jour où cette opération de Bourse fut faite, les deux mouvements en sens inverse favorables à l'arbitrage ne se sont pas démentis. Et, fait important à noter, c'est que tous les matins l'inconnu prédisait avec une précision mathématique la cote que le télégraphe apporterait à 4 heures du soir. J'insiste, je le répète, sur ce fait, parce qu'on semble contester aux Esprits la possibilité de prévoir ou de dénoncer l'avenir. Toujours préoccupé d'étudier ces faits, j'ai demandé quelquefois *la veille* les cours du lendemain. — « Je ne pourrai te répondre que demain matin. La nuit m'est nécessaire pour me renseigner. »

Il m'arriva un jour de constater une différence de deux centimes et demi entre le cours prédit le matin et l'officiel arrivé à 4 heures. Comme j'en faisais la remarque « c'est, me dit l'inconnu, une mauvaise tête qui a pesé

« sur les cours au coup de cloche. » On le voit, l'Esprit possédait même l'argot de la corbeille.

En présence de tant de pénétration je demandai timidement s'il pourrait ou voudrait m'être utile dans mes affaires. Voici sa réponse :

« Je ne suis pas venu pour cela ; ma visite a un autre but. Cependant je crois pouvoir t'être utile et, à l'occasion, je n'y manquerai pas. »

Cette déclaration semble s'écarter un peu de la première. Au début la bénédiction du maître m'assurait le repos de l'âme et de l'esprit : « Pour toi, plus de soucis, ton père te les évitera tous ! » Maintenant succède un vague qu'on ne peut s'empêcher de constater.

Revenons à cet esprit de pénétration. Il était tel que, consulté sur l'état de ma caisse, il m'en donnait le solde instantanément. Pour lui, ce n'était qu'un jeu de dire à chacun de nous le contenu de son porte-monnaie.

Durant l'arbitrage, je lui demandai quelquefois : « Quel est le bénéfice que vous donne votre opération aux cours de ce soir ? » Il l'accusait aussitôt et sans omettre un centime, — car il tenait compte des courtages et du prix des dépêches !

« Tes affaires, disait-il, ne doivent plus te préoccuper, elles sont les miennes. C'est moi qui m'en charge, tu n'as qu'à obéir et à me satisfaire pour être récompensé. Tu peux te convaincre tous les jours que rien ne me serait facile comme de te combler de richesses ; mais si je te fais attendre, c'est que toi aussi tu m'as fait attendre longtemps avant de pouvoir te ramener vers moi. »

Voilà qui était plus net que la déclaration de tout à l'heure.

Pendant que l'arbitrage marchait favorablement, la Vierge continuait ses évolutions qui pourtant devaient bientôt cesser. Une après-midi, la Vierge fit des évolutions plus bruyantes que de coutume et, sortant de la maison, elle vint se placer sur des sarments dans le jardin. A ce moment une de nos anciennes domestiques, nommée Caroline T., la même qui était à notre service lors de la visite nocturne dont il est question au début, étant venue à la maison, les ouvrières décidèrent de replacer la statuette sur son piédestal. A peine y était-elle qu'un coup violent retentit et la Vierge tomba brisée sur le plancher. Grande fut la désolation de Mme Vergniat en apprenant l'accident. J'avoue que, pour mon compte, j'étais très contrarié. Les débris réunis furent conservés longtemps avec vénération.

Mais le piédestal était toujours vide. Alors me vint la pensée de demander à notre protecteur s'il serait possible de trouver une statuette semblable à la première.

— « Je m'en occuperai cette nuit », me dit-il.

Il arrivait, en effet, très souvent à l'Esprit de se réserver la nuit avant de répondre. C'était pendant la nuit, disait-il, qu'il obtenait les renseignements

nécessaires (1). Le lendemain, fidèle à sa promesse, j'eus les renseignements suivants :

« Il n'existe dans Bordeaux qu'une Vierge semblable à celle qui a été cassée. Tu la trouveras chez un mouleur, rue Bouquière, (un petit magasin « situé dans un enfoncement). Il n'y a que ce spécimen, et le marchand n'a pas même de moule. »

Vite, je prends un des fragments et me dirige rue Bouquière. En effet, je trouve le magasin indiqué et le marchand me déclare qu'il a une Vierge semblable à celle que je désire ; mais *qu'il ne possède pas le moule*. « Je la chercherai, et vous pourrez la prendre ce soir. »

En effet, le soir même, je rentrai à Malbec avec la statuette qui devait faire cesser tous les regrets.

En me voyant arriver, une communication officielle s'ensuivit : « Cette Vierge, mon fils, sera déplacée. Je ne dirai pas où je l'emporterai ; mais c'est elle qui révélera la visite que tu as reçue. Or, comme elle ira très loin, tu vas mettre dans l'intérieur ton nom et ton adresse. »

Ce qui fut fait. Placée sur le support, la nouvelle Vierge tourna trois fois le lendemain de son arrivée ; mais depuis elle resta complètement immobile. Je ne sais si elle effectuera un jour le voyage annoncé. Quoi qu'il en soit, ses préparatifs sont bien longs.

Ici se terminent tous les incidents ayant trait à la statuette que les circonstances de l'année terrible firent passer en d'autres mains.

à suivre

---

## VIEILLES NOTES

(Suite).

---

### XVIII

L'*Equateur* s'approchait du Sénégal à toute vapeur, le bel état de la mer permettait d'accélérer les mouvements de l'hélice et nous entendions les battements plus précipités des poumons d'acier de notre paquebot.

Le temps fuyait rapide aussi et en serrant la main de Jacques, je lus sur son visage l'expression d'un sentiment de tristesse réelle que le sourire qu'il mettait dans ses yeux ne parvenait point à dissimuler à un vieil ami.

La veille, après m'avoir confié le rêve de Mme Berthon, il avait marché longtemps seul de l'avant à l'arrière, puis s'était allongé dans un rocking-chair, où ses pensées et ses regards plongeaient dans l'immensité étoilée.

---

(1) Il est probable que le sommeil des vivants est utilisé par le monde invisible d'une façon qui nous est inconnue (G. B.).

Il avait oublié, là, les heures et peut-être le sommeil en pensant, je le savais, à l'aimable passagère avec laquelle il avait passé dix jours à peine et pour laquelle — il ne me l'a jamais dit — il devait ressentir un amour que je comprenais, que j'excusais.

Il descendit dans la cabine au lever du soleil, prit une douche et remonta sur le pont après le lavage et le fourbissage, toilette matinale et quotidienne faite à bord de tout paquebot bien tenu et désireux d'offrir à ses passagers l'accueil joyeux qu'il leur doit.

Le chaud soleil d'Afrique commençait à élever la température des cabines et de 9 à 10 heures tous les hôtes de la flottante demeure causaient à l'ombre de la vaste tente qui couvrait tout l'arrière.

Déjà Thorel et la Gavotti se promenaient en égrenant les phrases musicales de leur harmonieux langage italien. Le beau lieutenant Jarnouski et Mlle Alice Lepetit riaient et babillaient comme deux pinsons au seuil d'avril. Mmes Toulé et Maurer, entourées des officiers, les questionnaient sur les événements probables de l'arrivée à Dakar, et mon camarade Surgy, qui avait tout récemment déjà fait une campagne dans notre vieille colonie, donnait à ces dames des renseignements sur l'existence qui les attendait à Saint-Louis où elles se rendaient toutes deux ; Mme Toulé pour aller, je crois l'avoir dit, rejoindre son mari, commandant du génie, et Mme Maurer avec sa jolie fillette Blanche, pour suivre son seigneur et maître, le lieutenant de ma compagnie. Moi je faisais les cent pas flirtant avec Mlle Clara, à qui je demandai sans malice si notre débarquement lui causerait quelque regret. — Ce sera plus que du regret, capitaine, ce sera du chagrin. Je vous avoue que je ne me serais jamais doutée, en montant à bord, de la rapidité avec laquelle se forment parfois des amitiés dont les liens sont d'autant plus solides qu'ils sont plus courts. Comme je souriais : « Ai-je dit une sottise ? » ajouta-t-elle en riant.

— Non, chère mademoiselle Clara. Non, vous avez exprimé franchement une pensée très vraie et qui ne laisse pas de me toucher. A bord, chacun mène une vie qui sort de l'existence ordinaire, on y voit naître une intimité, contre laquelle on ne se défend pas et que cimentent naturellement la bonne éducation et la gaieté sœur de l'insouciance. Cela vient de ce qu'on court ensemble sur les flots des dangers communs auxquels on ne songe que s'ils viennent à se montrer. Notre traversée jusqu'ici a été des plus heureuses, mais que le ciel s'assombrisse, que le vent s'élève et secoue ce navire si calme en sa marche pleine de quiétude ; que cette nuit la tempête nous jette sur l'invisible banc d'Arguin, situé dans les parages où nous naviguons et sur lequel la *Méduse* se perdit en 1816, et vous verrez le caractère humain changer du tout au tout, et la bête apparaître avec son égoïsme et sa férocité, et tous ces passagers si aimables, si enjoués, si insoucians n'obéis-

sant plus qu'aux lois cruelles de cette animalité qu'on a dénommée : l'instinct de la conservation.

— Oh ! capitaine, que me dites-vous là. Vraiment un danger nous menacerait-il ?

— Aucun, mon enfant, rassurez-vous, nous n'imiterons pas la *Méduse* ; plus heureux ou plus expérimentés, nous éviterons les rochers d'Arguin et nous n'aurons pas de radeau à confectionner pour sauver nos existences menacées.

— Pourtant, capitaine, si pareil sort cruel nous était réservé ! dit Mlle Clara émue et pâle, que feriez-vous ?

— Oh ! moi, je ne sais ce que je ferais ; cependant je vous puis jurer que je vous protégerais tant que nous aurions des vivres...

— Et ensuite ? demanda la naïve institutrice avec effroi.

— Ensuite, mademoiselle Clara, je vous mangerais !

— Quelle horreur ! Vous mangeriez de la chair humaine ?

— Oh ! pas n'importe laquelle, mademoiselle, mais par sympathie j'aimerais mieux la vôtre que celle du vieux maître charpentier que vous voyez là-bas.

Il fallut que j'éclatasse de rire pour chasser les craintes que le sombre tableau que j'avais placé devant ses yeux avait fait naître en l'esprit de Mlle Clara.

— N'ayez aucune crainte, lui dis-je en prenant sa main et la pressant avec effusion. Demain sans doute, nous serons à Dakar, nous nous séparerons bons amis, nous nous dirons adieu, et puis... nous nous oublierons. C'est le résultat d'une autre loi, gracieuse Clairette, celle du temps impitoyable.

— Ce que vous dites là est triste, monsieur le capitaine, et je pense faire exception à la règle en me souvenant toujours de cette traversée et des passagers aimables en la société desquels je l'aurai faite.

— Vous êtes vraiment plus aimable que je ne voulais le paraître moi-même, ma chère enfant, et pour protester contre ce que j'ai osé dire de l'oubli, croyez que ma mémoire fidèle vous laissera toujours dans le coin le plus riant de ce commun souvenir maritime.

Sagrin, quand je quittai l'institutrice, allait au-devant de Mme Berthon qui venait d'apparaître à l'entrée du salon :

— Comment avez-vous passé la nuit, chère amie..., chère Thérèse, ajouta-t-il à voix presque basse et comme en tremblant.

— J'ai sommeillé très tard, répondit notre passagère également émue. Mais l'aveu, car c'en est un, du rêve que je vous ai raconté hier soir ne m'a pas autrement troublée et j'ai dormi calme comme si je m'étais sentie protégée par une puissance invisible ou par un ami retrouvé en un jour heureux.

Passant près d'eux en ce moment, je serrai la main de ce couple sympathique et je me dirigeais vers l'avant, lorsque Mme Berthon me retint et nous fit signe de nous asseoir pour causer un peu en attendant le repas, et tous les trois nous demeurâmes muets, ni l'un ni l'autre n'osant aborder un sujet qui les troublait — moi, silencieux de leur silence même.

— J'ai peu dormi, dit Sagrin le premier, et dans le calme de cette nuit délicieuse et douce, sous le beau ciel étoilé, je me suis rappelé toutes vos paroles, tout le récit de votre rêve que j'ai répété à Léopold, je n'ai pas de secret pour lui, vous le savez, et j'ai compris alors ce que vous avez dû souffrir depuis ce jour fatal où, sortant d'un triste songe, vous entriez dans la réalité plus cruelle encore.

— Cher ami, répondit Mme Berthon, répondant par cette douce appellation à Sagrin, le temps en s'envolant a déjà répandu son baume sur la plaie morale de mon cœur. Je vais retrouver là-bas mon pauvre mari et le récompenser par mon affection de ces deux années d'une séparation qui a dû être cruelle pour lui, et d'un labeur que son courage a couronné de succès. Mais j'ai dû pour obéir à mon devoir briser avec l'amour filial et avec l'amitié. Ma vieille mère âgée ne me reverra plus et ma sœur et mes amis prétendent que je ne reviendrai jamais... Qu'importe, j'aurai agi selon les ordres de ma conscience. Je me sens plus calme aujourd'hui. Revenant froidement à ce rêve que je devais vous faire connaître, je vous demanderai, cher capitaine Sagrin, ainsi qu'à vous, son..., notre ami, si vous ne voyez pas-là un avertissement du ciel ? Non du ciel, car Dieu ne daignerait pas s'occuper de si peu de chose, mais de nos chers invisibles ? Ce rêve m'avait préparée aux aveux que devait, à mon réveil, me renouveler, la mort dans l'âme, mon malheureux mari à qui j'avais accordé le pardon dans mon sommeil et que mon cœur ne sut lui refuser, lorsqu'en se jetant à mes genoux le lendemain, il s'accusa de nous avoir ruinés. Que de réflexions se présentent en mon esprit. Pourquoi m'êtes-vous apparu dans ce rêve ? Parce que le malheur me menaçait alors, vous me le dites, et pourquoi vous retrouvée-je à bord ? C'est qu'un malheur peut-être me menace encore.

Je n'osai hier soir vous dire la fin de ce songe, et j'hésite encore à le faire aujourd'hui !... Mais je vous l'écrirai, capitaine, pour que vous compreniez quelle sympathie m'a poussée vers vous dès notre arrivée à bord. Le bras que vous me tendîtes pour franchir la passerelle, je sens que j'allais le réclamer si vous n'eussiez avec un empressement dont je fus touchée, prévenu mon désir. Vous êtes venu chaque jour depuis, vous et M. Dauvil, m'apporter des marques d'une affection qui est, je le sens, la preuve d'un sentiment qui entre nous est devenu plus peut-être que de l'amitié, mais ne saurait être de l'amour. Vous aviez autour de vous des passagères plus aimables, plus jeunes, aussi vous suis-je bien reconnaissante de les avoir

délaissées pour me tenir compagnie. Le moment des adieux approche sans que nous puissions le retenir, et je veux vous dire que jamais je ne vous oublierai, cher monsieur Sagrin, cher ami, et que je ne séparerai point de votre image celle de votre ami Léopold.

Elle nous tendit ses deux mains comme l'eut fait une sœur ou une vieille amie et nous les pressâmes avec émotion.

— Vous m'avez consolée, dit-elle encore, en donnant une âme à mes doutes, en me montrant une espérance dans l'au-delà, et en m'affermissant dans cette idée que nous avons déjà vécu et que nous revivrons meilleurs, plus généreux, plus parfaits, donc plus près du bonheur. Ce rêve qui m'a fait sentir le lien qui m'attache à vous dans le passé, en ces jours trop vite écoulés, et dans l'avenir peut-être, ne s'effacera jamais de ma mémoire.

Le second coup de la clochette agitée par le maître-d'hôtel annonçant le déjeuner, Sagrin et son amie se rendirent au salon où régnait la gaieté.

Au café le premier lieutenant du bord vint, en quelques mots fort bien tournés, prier les passagers dont les rires insoucians qu'il entendait de son banc de quart, témoignaient de leur joie, de ne pas oublier que la mer fait bien des victimes, qu'il est du devoir des heureux de secourir ceux qui souffrent et il annonça que le soir une quête serait faite au profit de la Caisse des Naufragés et des familles des marins morts en mer.

Aussitôt, les jeunes officiers et les dames organisèrent en moins d'une heure pour le soir même, le projet d'une fête dont je retrouve le programme humoristique suivant, composé en collaboration joyeuse par La Hubardièrre, lieutenant aux spahis sénégalais, Jarnouski et les demoiselles Lepetit. Il donnera au lecteur une idée de l'esprit de gaieté charmante qui règne à bord d'un paquebot.

Semblable à l'alcyon léger  
Quand joyeux est le passager,  
Quand charmante est la passagère,  
Quand la brise est douce et légère.

# PROGRAMME

de la Fête Musicale, Chantante et Dansante

*offerte ce soir, 9 avril 1876,*

AUX PASSAGERS DU TRANSATLANTIQUE *Equateur*,  
AU PROFIT DE LA CAISSE DES NAUFRAGÉS ET FAMILLES  
DES MARINS MORTS EN MER.

N.-B. — Les passagers qui n'ont pas l'intention de rire seront tenus de doubler leur aumône et de rester dans leurs cabines.

## PREMIÈRE PARTIE.

1<sup>o</sup> *La veuve du pêcheur*, pièce de vers dite par l'auteur, M. L. V., 1<sup>er</sup> lieutenant du bord.

2° *Les pauvres gens de V. H.*, dite le mieux possible par le lieutenant de la H... (vers tristes). Prière aux demoiselles de ne pas regarder l'acteur, ça pourrait le faire pleurer.

3° *L'épave*, récitée par cœur avec des larmes dans la voix par le lieutenant J. (Les souffleurs sont priés de rester au fond de la mer).

*Fin des pièces tristes.*

Pour remettre les auditeurs de leur émotion, premier passage de rafraichissements — tout se paie :

Bière frappée, 0 fr. 50 le bock; Limonade glacée, 0 fr. 75; Cocktail, 1 fr.; Champagne frappé, 1 fr. la coupe.

N.-B. — Les cabines étant à la portée de chacun et pour ainsi dire sous la main, les passagers pourront, à l'occasion de cette fête de charité, consommer jusqu'à l'indiscrétion.

#### DEUXIÈME PARTIE.

1° *Duo des Mousquetaires de la Reine*, par les capitaines S. et D., avec accompagnement par Mlle A. L., qui a promis très gracieusement de rester au piano toute la nuit.

2° *Les deux aveugles*, saynette-bouffe, connue, mais rarement mieux jouée et chantée que ce soir, par M. C. L., 2° lieutenant, et M. R., homme de lettres — Agent des Postes.

N.-B. — On peut rire tant qu'on voudra sans payer de supplément.

3° *Grand air de la Norma*, par la diva signora Gavotti, du grand théâtre de la Scala de Milan. On est prié de ne pas ménager les applaudissements à la grande artiste, aussi charitable que belle.

Comme intermède joyeux, les messieurs pourront adresser des compliments aux dames en leur offrant des boissons fraîches sans diminution de prix.

#### TROISIÈME PARTIE.

1° *Le voile blanc*, vieille chanson délicieusement rajeunie par Mlle C. L., qui s'accompagnera sur la guitare. (On prie les passagers de ne pas remarquer qu'il y manque une corde, le talent de Mlle C. L. y suppléera.

2° *Duo de flûtes... de champagne*, romance comique, par M. T., passager habituel de *l'Equateur*, s'accompagne lui-même sur des verres vidés d'avance.

3° Pour finir, nous comptons représenter quelques tableaux vivants, scènes antiques. Les messieurs étaient prêts — les dames, après de mûres réflexions et hésitations, ont refusé d'un commun accord, faute de costumes du temps — Regrets immenses et unanimes.

#### QUATRIÈME PARTIE.

Le salon, débarrassé des tables, et le pont des fauteuils, on dansera à couvert ou à l'air, *ad libitum*. Entre chaque danse, on est prié de ne pas oublier les veuves des naufragés et de sécher beaucoup de consommations afin de leur venir en aide. On devra cesser la soirée dans la matinée, à cause du lavage du pont.

Ce programme aussi grotesque qu'amusant, copié par les officiers et plusieurs matelots remarquables par leurs belles plumes, fut distribué une heure après sa composition et nous promet une soirée joyeuse.

A une heure de l'après-midi, l'officier chargé de la route ayant fait le point, nous annonça notre arrivée à Dakar pour le lendemain vers midi.

En apprenant cette nouvelle attendue pourtant, Mme Berthon, assise près de Sagrin, ne put réprimer un mouvement de tristesse. Voilà la vie ! On se rencontre ou l'on se retrouve, on oublie la marche impitoyable du temps, et d'un mot la réalité vient vous dire : tout finit. Allons, cher capitaine, oserai-je vous dire, cher Jacques, comme vous m'avez dit : Chère Thérèse, soyons fermes et sachons nous quitter demain comme il le faudra pour diverger sur deux sentiers différents menant à la même route : le devoir.

La journée employée en répétitions, en préparatifs pour la fête du soir, s'écoula gaiement, et pour vous conter cette fête hilarante, il faudrait une plume fine et spirituelle que je n'ai pas à ma disposition.

Le lieutenant du bord nous débita la pièce de vers très jolie qu'il réédite à chaque traversée. Les acteurs, chanteurs et chanteuses, rivalisèrent de bonne volonté, la diva fut applaudie et le petit juif galant lui adressa un compliment qui mérita l'approbation générale.

Les deux aveugles, dont les couplets furent bissés et répétés en chœur par le public, faillirent faire des deux aveugles deux sourds. On rit franchement, on dépensa de l'esprit grâce au champagne et, chose meilleure on dépensa beaucoup d'argent et la Caisse des Naufragés s'enrichit de plusieurs billets de banque et de pas mal de louis d'or, et ce fut le cas de répéter avec un poète décadent :

Qu'importe si je bois, pourvu que ma gaieté  
Fausse ou non quand je chante,  
Fasse sortir des cœurs un peu de charité  
Pour cette mendiante.

On dansa presque jusqu'à l'heure rafraîchissante du lavage du pont et le premier rayon de soleil sortant des flots azurés vit sourire les derniers couples de valseurs se pressant vers l'escalier des cabines.

Que belle et radieuse fut la matinée de ce dernier jour passé à bord, je ne l'oublierai jamais.

Malgré les fatigues de la nuit festive chacun se vit de bonne heure sur le pont pour assister à l'arrivée dans notre jolie rade sénégalienne.

Le paquebot avait fait sa plus belle toilette, imitant en cela les passagères. Il avait déployé son grand pavillon aux trois couleurs, et à 10 heures et demie du matin il l'appuyait d'un coup de canon qui résonna diversement dans les cœurs des passagers, annonçant aux habitants joyeux de Dakar : négociants, fonctionnaires, officiers et soldats de la garnison, qu'un paquebot leur apportait des nouvelles de leurs familles, de la patrie chérie... de la France.

(A suivre).

LÉOPOLD DAUVIL.

## LE POUVOIR DES MAUVAIS ESPRITS

---

Que sont les mauvais Esprits ? Sont-ce seulement des Esprits arriérés qu'il suffit d'éclairer pour qu'ils ne commettent plus le mal ? des Esprits souffrants, qui expient dans les tortures les erreurs d'une vie passée ? des Esprits trompeurs et légers, qui se plaisent à mystifier les pauvres mortels ? des Esprits fanatisés par des préjugés indéracinables ? des Esprits systématiques, à idées fixes ? des fous de l'au-delà, peut-être ? Sont-ils *libres* d'exercer leurs méchancetés ? Sont-ils *puissants* pour le mal, et leur nouvel état leur fournit-il de nouvelles ressources pour le commettre ? ou bien les Esprits bons et supérieurs ont-ils réellement, de par une Providence sage, ascendant et autorité sur eux ? — Je sais que des réponses ont été données à ces questions par les diverses doctrines philosophiques, morales et religieuses ; mais ces doctrines sont tendancieuses et je me propose de répondre à ces questions en suivant seulement la méthode scientifique, en ne préjugant rien d'avance, en me basant uniquement sur l'éloquence *des faits*.

A mon avis, jusqu'à présent le Spiritisme, aspirant surtout à remplacer les religions en décadence, ne pouvait vouloir qu'y substituer quelque chose de meilleur et de plus consolant. Il devait écarter de propos délibéré tout ce qui était de nature à effrayer, à troubler, à décourager. Cherchant à rejeter le moins possible des religions du passé, il devait s'efforcer d'en élaguer seulement ce qui désole et conserver ce qui console. Il ne pouvait guère dire la vérité entière. Mais la Vérité est entière ou elle n'est pas, et, à la devise excellente : « Hors la Charité point de salut », il est temps, il semble, de joindre : « Hors la Vérité point de salut ». Ayons donc le courage de regarder la vérité en face, quelle qu'elle soit, de ne point nous bercer d'avance de l'idée que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes ; de fouiller au fond des choses sans détourner la tête devant les laideurs, sans crainte de ruiner des sophismes chéris ; d'aller droit devant nous où la vérité nous mène, sans rien préjuger ; satisfaits de la moindre lueur de vérité que nous entrevoyons, ne nous montrât-elle que des fruits amers ; désirant certes le bien mais ne cherchant pas la justification de nos secrètes aspirations. Peut-être, et en dépit de toutes les apparences contraires, trouverons-nous au bout de nos recherches un Dieu juste et bon, quoique voilé et incompréhensible, une Providence sage et paternelle, quoique mystérieuse en ses moyens, des Esprits bons, puissants et éclairés veillant sur nous avec une constante sollicitude : c'est mon plus cher et mon plus sincère désir. Mais affirmer *a priori* leur existence est contraire absolument à toute méthode rationnelle et scientifique ; échafauder des raisonnements sur ce

qui n'est en somme que des suppositions, quelle que soit l'autorité respectable qui s'attache à leur antiquité et au nombre de leurs partisans, ne saurait être admis par tout esprit pénétré des devoirs d'une saine critique.

C'est pourtant presque toujours ce qui a été fait. Qu'on ne s'étonne donc pas du malentendu qui règne encore entre la Science et le Spiritisme. La méthode scientifique, seule capable de former des convictions bien assises, exige que l'on ne mélange pas les preuves d'importance différente, que l'on distingue avec soin celles qui reposent sur des faits de celles qui s'appuient sur le raisonnement. L'existence de Dieu et de sa justice, les théories et doctrines dites révélées, appartiennent essentiellement à ce dernier ordre de preuves, et ne peuvent servir de support à aucun système. On peut essayer de remonter des faits jusqu'à elles, on ne peut tenter de les substituer aux faits. C'est l'erreur constante de tous ceux qui veulent restreindre le Spiritisme aux « communications des bons Esprits » et en éloigner comme « inférieures » les manifestations physiques. Ils ne convaincront que le petit nombre convaincu d'avance par des raisons sentimentales. N'oublions pas que, par les décès et les naissances, l'humanité se renouvelle petit à petit chaque jour, et qu'à l'immense majorité il faut des faits palpables et nouveaux. Les « communications », si morales, si élevées soient-elles, n'ont pas la valeur évidentielle des « faits ». Leur origine est toujours suspecte. On aura beau dire. Cela seul qui a frappé nos sens avant d'être interprété par notre raison ne laisse aucun coin obscur dans les replis de notre conscience.

A ce point de vue, s'il était vrai — ce que je ne crois pas — que les bons Esprits ne peuvent se manifester que d'une façon insaisissable et subtile, et les mauvais d'une façon évidente et matérielle, il serait incontestable que le rôle des mauvais Esprits, comme démonstration de l'existence du monde invisible, serait d'une importance capitale, et d'autant plus supérieure à celui des bons que ces derniers reconnaissent que leurs enseignements nous parviennent d'une façon équivoque et sont, le plus souvent, dénaturés par leurs médiums. Mais il ne serait guère rationnel de croire que l'influence des bons Esprits sur nous diminue en proportion de leur élévation, car la logique nous amènerait à pousser le raisonnement jusqu'à sa limite extrême, et à conclure que Dieu, le plus élevé des Esprits, ne pourrait plus avoir sur nous aucune action et aucune influence, sinon par l'intermédiaire successif d'Esprits de plus en plus mauvais.

En Amérique, où le Spiritisme est né, où la pensée est véritablement libre, on ne s'est pas hâté, comme dans la vieille Europe, d'édifier, en peu d'années, une doctrine intangible qui n'admet plus la discussion et par conséquent le progrès. Nous aimons à parler des idées de liberté que nous avons apportées au monde en 89, mais nous restons au fond essentiellement monarchiques, soumis au principe d'autorité, et ne comprenant pas le danger

de recevoir toutes faites ses idées d'un Maître. Chaque peuple doit suivre nécessairement le génie de sa race, mais le succès ne sera fidèle qu'à celui dont le système de pensées sera le plus rapproché des véritables lois qui assurent la durée des êtres et qui sont la lutte et l'action indépendante. Nous sommes toujours restés les sujets de Rome, soumis à son joug de fer, à sa discipline étroite, à ses préjugés, à ses procédés de raisonnements d'une rhétorique abondante et spécieuse. La délivrance sera longue et malaisée. Nous ne nous faisons pas à l'idée que le prestige de l'autorité puisse être combattu pour d'autres motifs que la haine ou l'orgueil. Il ne faut pas douter qu'Aristote ait toujours raison. En Amérique, au contraire, nous voyons sans cesse remettre sur le tapis des questions que l'on considère comme fondamentales, intangibles et résolues depuis longtemps chez nous, celle de Dieu par exemple, et en ce moment celle du bien et du mal qui peuvent résulter de nos rapports avec le monde des Esprits.

A la suite de l'apparition d'un ouvrage qui a soulevé aux Etats-Unis la plus vive émotion et d'ardentes polémiques, ouvrage intitulé : « *Le Grand Crime psychologique* », — dans lequel l'auteur s'est proposé de démontrer que la médiumnité est chose mauvaise, nuisible à la santé et à la raison, et que s'abandonner à l'influence spirituelle est faire abdication de sa personne et de son libre arbitre entre les mains d'êtres le plus souvent mal intentionnés, et dont, en tous cas, nous n'avons aucun moyen sûr d'apprécier la valeur morale, quelle que soit leur apparente élévation (les procédés donnés pour cette appréciation n'étant que le simple résultat d'opinions personnelles), — le *Progressive Thinker*, journal spiritualiste de Chicago, a fait appel à l'expérience de ses lecteurs, et provoqué ce que les Anglais appellent « un grand Symposium », c'est-à-dire une grande consultation, une enquête générale.

J'en rapporterai quelques incidents. J'ai dit que le monde des mauvais Esprits pouvait nous donner des clartés quelquefois plus instructives que celui des bons. Supposons, en effet — ce que je n'affirme pas du tout — que les Esprits dits bons ne soient que des hypocrites qui, sous le manteau de toutes les vertus, se proposent de nous conduire à notre perte par des mensonges habiles et sympathiques et par de flatteuses illusions ; en ce cas, leur langage, empreint toujours de pensées irréprochables, ne s'écartera guère des lieux communs de la morale universelle, et ne nous apprendra rien que nous ne sachions. Les Esprits dits mauvais, au contraire, donnant libre cours à leurs instincts vicieux, à leurs intempérances de langage, nous laisseront entrevoir que les beaux sermons des premiers n'ont point de sanction réelle, et nous démontreront *par le fait* si le crime est vraiment puni, si le coupable souffre, si le faible est, ou non, en proie au plus fort et au plus rusé, en un mot s'il existe réellement cette justice finale et imminente qui est notre espoir et la consolation des convaincus. Il est cer-

tain-que si les mauvais ont, dans l'autre monde, comme dans celui-ci, *libre carrière* ; s'ils gouvernent, sans entrave, grâce à leurs médiums, qui sont aussi leurs victimes, les choses de notre monde ; si la lutte paraît toujours indécise entre les bons et les mauvais ; si là-bas comme ici ils se servent impunément du nom de Dieu et des sentiments les plus sacrés pour couvrir leurs forfaits, ou même simplement leurs déplorables mystifications, on ne saurait plus guère conserver d'illusions sur l'administration de l'Univers, et il faut réformer nos idées sur la bonté et la sagesse qui y président. Le spectacle des maux et des injustices de ce monde avait fait conjecturer que nous ne voyions ni le commencement ni la fin des choses. Cette idée peut être juste. Mais pourtant il faut que le mal ait une fin. L'on a cru longtemps que tout était réglé dans la période qui suit immédiatement cette vie. Nous savons qu'il faut ajourner cette espérance, mais nous ne pouvons être reculés indéfiniment, sous peine de prendre un leurre pour une consolation.

L'idée si belle et si consolante d'une justice finale, base de toutes les religions, entraînait comme conséquence celle de l'immortalité, puisque la justice n'étant pas de ce monde il fallait qu'il y eut un autre monde. Inversement l'immortalité ayant été matériellement démontrée, il était naturel d'en conclure à l'existence de la justice finale. C'est pourtant là un raisonnement spécieux. Le lien n'est pas si fatal qu'on se l'imagine d'abord, il peut très bien se faire qu'une de ces choses n'entraîne pas nécessairement l'existence de l'autre. C'est tout au moins ce qu'il faut vérifier, non par des raisons de sentiment, mais par des faits ; et une étude sur les mauvais Esprits semble devoir, dans ce but, constituer un meilleur enseignement que les instructions des bons Esprits, que l'on peut soupçonner d'être altérées par les idées particulières des médiums et des consultants. L'essentiel dans une telle étude est donc de faire scrupuleusement abstraction de tout raisonnement métaphysique et doctrinal, et de laisser *les faits* parler seuls.

Pour montrer comment nous voudrions opérer, empruntons un exemple à une croyance qui, ne nous tenant pas à cœur, puisse être battue en brèche sans révolter nos sentiments intimes. La religion juive affirme que son Dieu est l'Unique, et que sa miséricorde est infinie. Ses prophètes le répètent sur tous les tons. Voilà l'équivalent des communications d'Esprits supérieurs. Considérons les faits maintenant. Nous voyons ce Dieu unique qui redoute sans cesse ses rivaux, qui se déclare jaloux (on n'est pas jaloux de ce qui n'existe pas), qui compare ses miracles aux leurs, etc. Voilà pour l'unité. D'autre part, il ordonne des tueries effroyables, il a un livre de ses guerres, il ne respire que la vengeance. Voilà pour la miséricorde. Nous en concluons donc logiquement que Jehovah n'a existé que dans l'imagination des législateurs juifs, ou qu'il est lui-même l'Esprit d'un législateur juif, mais qu'il ne peut être ce que ses médiums disent : « l'Unique » et le « Miséricordieux ».

Le Spiritisme, pour justifier les enseignements de ses Esprits supérieurs, doit pouvoir supporter victorieusement une épreuve analogue. Il affirme par ses médiums que sa mission est voulue de Dieu, que c'est par sa volonté expresse que révélations et phénomènes se produisent. Les faits, eux, nous montrent les révélations contradictoires sur des points importants, les promesses vagues et même, malgré ce vague, non réalisées, les phénomènes laborieux, fugitifs, remplis de difficultés, souvent d'un caractère franchement grossier et mauvais. On nous dira que cela provient de ce que les Esprits sont ceux des hommes. Sans doute, mais alors je n'y vois plus la marque de Dieu, de sa sagesse et de sa puissante volonté. Je suis donc obligé de conclure que les affirmations premières étaient hasardées. Toutefois de ce chaos peu divin, la vérité peut sortir tout autant que d'un ordre plus parfait, seulement, nous ne voyons en action que des Esprits plutôt inférieurs, qui paraissent aussi surpris et embarrassés que nous, quand le hasard les met en présence d'une découverte inattendue.

On nous dit bien, pour essayer de faire cadrer ces difficultés avec les enseignements consacrés, qu'il faut que l'homme mérite son bonheur par quelque peine, et que le Ciel ne peut se charger de son travail. Ce n'est plus là le même air que tout à l'heure. Cette volonté expresse de Dieu, sa puissante intervention, ces messagers divins annonçant que les temps étaient arrivés, tout cela disparaît pour nous laisser en présence de notre ignorance et de notre seule faiblesse. Si Dieu n'a voulu nous rappeler que le seul fait de notre immortalité, tant d'interminables et verbeuses communications, la plupart mensongères, étaient inutiles et plutôt nuisibles. En réalité, le fait de la découverte de l'immortalité et des rapports entre les deux mondes n'entraîne pas plus l'intervention *spéciale* de Dieu que le fait de la découverte de l'électricité et des rapports télégraphiques. C'est encore et toujours l'orgueil invétéré de l'homme qui lui fait croire à l'action *directe* de Dieu dans ses affaires. Par là, il diminue la valeur de ses découvertes en voulant les exalter, et il compromet Dieu qui disparaît sans cesse chaque fois qu'on croit le toucher. Tout effet a une cause, certes, mais plus nos connaissances s'étendent, plus elles nous montrent une cause naturelle où nous avons cru apercevoir l'action d'une volonté intelligente. C'est là une leçon des mauvais Esprits, peut-être, mais qui, au point de vue de la conquête de la vérité en vaut bien une des bons.

Bref, puisque les mauvais Esprits ont quelque chose à nous apprendre — à condition de ne pas les écouter — puisque, ce qui n'est pas contestable, ils sont immensément plus nombreux que les bons, partant, d'un abord plus fréquent, et qu'ils ne demandent qu'à communiquer (ce qui, avec les bons, exige l'accomplissement de conditions qui se rencontrent rarement et néanmoins ne donnent pas encore entière garantie) : puisque, n'y

eût-il que l'utilité de démasquer les mauvais, il est intéressant de connaître leurs ruses et leurs malices, et qu'ainsi, quoique malgré eux, il nous renseignent sur les secrets de la vie future ; essayons donc de voir ce qui pourra sortir d'une telle étude, et attendons la leçon des faits sans rien préjuger.

à suivre

G. BERA

## Conférences de M. Léon Denis

le Dimanche 8 novembre 1893, à la salle des agriculteurs

J'ai eu le bonheur d'y assister et je n'emploie pas, je l'affirme, un terme exagéré en disant que j'ai ressenti, en entendant M. Léon Denis, un réel bonheur, et tous les auditeurs intelligents qui emplissaient la salle vraiment trop petite de la rue d'Athènes ont éprouvé la même sensation intellectuelle.

L'orateur est certainement inspiré. Au début de son long discours, on eut pu croire, en entendant sa parole calme plutôt basse, qu'il céderait à quelque fatigue, mais plus il parlait, plus son organe au contraire, devenait net, clair, vibrant. Sans un instant d'hésitation, sans une répétition inutile, il semblait que les citations historiques, philosophiques et littéraires, exprimées en termes exacts, élégants, vinssent d'elles-mêmes s'ajouter les unes aux autres avec une précision parfaite.

Cette conférence, scindée par un repos de quelques minutes n'a pas duré moins de deux heures et a trouvé au dernier mot d'une péroraison éloquente et élevée, le public éveillé, charmé et l'orateur sans fatigue ni émotion.

Résumer un tel discours ne pourrait que l'amoinrir. M. Léon Denis a rappelé en termes précis les meilleurs passages de ses deux beaux livres : *Après la mort* et *Dans l'invisible*.

Evitant de toucher à aucune religion, de froisser aucune conscience, l'orateur a, par des arguments péremptoires, démontré pour l'homme la nécessité du travail et de la souffrance. Il a éloquemment prouvé que la succession des existences de l'âme immortelle fait ressortir la justice de l'Être Suprême au lieu de l'amoinrir. Il a longuement parlé des différentes conditions si opposées de la vie terrestre, misère et opulence, faiblesse intellectuelle et vive intelligence, laideur et beauté, débilité et force, lâcheté et courage, méchanceté et bonté, qui permettraient d'accuser Dieu de partialité s'il n'accordait qu'une seule existence à sa créature privilégiée. Toutes ces antithèses ne font-elles pas, au contraire, ressortir l'infinie mansuétude divine dès que la pluralité des vies est acceptée.

Plus de ciel problématique à désirer, plus d'enfer cruel à redouter, plus d'attente hypothétique d'un jugement dernier qui ne doit être prononcé que dans un avenir que voile l'infini du temps.

Toutes les épreuves que nous subissons : la pauvreté, les infirmités morales et physiques, la débauche, les crimes de toutes sortes, n'est-ce pas là l'enfer établi sur notre petit globe !

Il faut donc revivre pour expier, et s'élever par la souffrance vers la lumière, le bonheur en une série d'existences qui nous conduiront, de progrès en progrès, vers l'état de bonheur éternel, céleste, divin. Rien, dans ces paroles d'un spiritualisme profond ne pouvait blesser aucune conviction religieuse, pensée à laquelle le Conférencier a obéi avec une louable délicatesse.

Des applaudissements mérités et répétés ont souligné les passages les plus pathétiques, et une ovation chaleureuse et enthousiaste a remercié l'orateur de sa conférence si belle. Les éloges adressées à M. Léon Denis par M. Gabriel Delanne ne furent que la juste expression de la pensée d'un auditoire qui s'est retiré sous le charme causé par des pensées aussi belles et surtout aussi délicatement traduites.

#### UN AUDITEUR RECONNAISSANT.

---

#### Conférences de M. Léon Denis, à Lyon

La première conférence faite dimanche dernier à Lyon, par notre ami LÉON DENIS avait obtenu le plus légitime succès, celle d'hier étant donnée l'affluence bien plus considérable des auditeurs venus de toutes parts eut été un vrai triomphe pour l'orateur et notre Philosophie. Malheureusement le décès de Madame Vve DENIS, sa mère, ayant rappelé le Conférencier à Tours, cette deuxième réunion n'a pu avoir lieu au grand regret des assistants qui tous prennent la plus large part au deuil de notre ami.

La *Fédération Spirite Lyonnaise* joint ses sentiments de condoléance et ses vœux à ceux des auditeurs, elle espère avec eux que la conférence est simplement ajournée et que bientôt nous pourrions entendre et applaudir dans le sujet qu'il devait traiter, l'éloquent apôtre du Spiritisme Kardéciste.

La Conférence de Grenoble a subi le même sort. Celle de Valence et les suivantes auront lieu aux dates déjà fixées pour chacune d'elles.

Pour *La Fédération Spirite Lyonnaise*  
SAUSSE. BRUN. CHARBONNEL.

---

#### DÉSINCARNATION DE MME DENIS

Notre collaborateur et ami Léon Denis dont le dernier livre « *Dans l'Invisible* » obtient un si brillant succès, vient d'être éprouvé par une grande douleur : sa mère comme lui attachée à la foi spirite, vient de s'éteindre à Tours, dans sa 84<sup>e</sup> année après une pénible existence faite de souffrances, de sacrifices, et consacrée au devoir.

Sa dépouille mortelle a été rendue à la terre jeudi dernier, 19 novembre, au milieu d'un concours d'amis, où les spirites étaient nombreux.

Un certain nombre de couronnes avaient été envoyées par divers groupes spirites de Tours ; nous avons remarqué celle adressée par la Fédération Spirite Lyonnaise.

Si profonde que soit la douleur de notre ami, nous savons qu'il ne faillira pas au devoir qu'il s'est imposé et qu'il continuera le cours de son apostolat.

Il sait toute la part que nous prenons à son chagrin parce qu'il connaît notre estime et notre affection pour lui.

LA RÉDACTION.

---

## CHRONIQUE ET PROPOS PHILOSOPHIQUES

---

Sous ce titre, nous nous proposons de consacrer chaque mois, dans cette Revue, quelques pages à un compte rendu des faits et nouvelles intéressant le spiritisme, en même temps qu'à une causerie dans laquelle seront envisagés et étudiés, au point de vue spirite, quelques-uns des événements saillants du jour.

Les journaux nous donnent chaque jour leurs appréciations, parfois intéressantes et élevées, parfois aussi des plus banales sur les faits divers politiques, sociaux, physiques ou autres qui se déroulent devant nous, tant dans notre pays, que sur les autres points du globe. — Ne serait-il pas curieux d'avoir également, au moins sur quelques-uns de ces faits, l'opinion des Spirites, ces gens étranges, qui ont l'extravagante prétention de ne pas penser comme tout le monde ?

C'est qu'il en est toujours beaucoup question dans la presse de ces spirites qui s'obstinent à ne pas vouloir mourir de leur belle mort ! — Vous vous rappelez — cela ne remonte pas encore bien loin, — l'enquête sur l'*Au-delà* conduite par M. J. Bois dans *le Matin*, et l'accueil courtois fait, un peu plus tard, dans *le Français*, par M. Pierre Giffard, notamment aux déclarations si franchement spirites de M. Albin Valabrègue ? Eh bien ! ce n'est pas tout. Voilà qu'on peut lire aujourd'hui, dans *le Matin*, un feuilleton qui met en grand émoi tous les *chercheurs de trésors* (1), et, d'autre part, porte à réfléchir profondément ceux qui ne s'en tiennent pas uniquement à la forme fantaisiste, fantastique, originale, d'une saveur piquante et d'une intarissable gaité, sous laquelle le romancier, M. Gaston Leroux, enveloppe habilement les sensationnelles et stupéfiantes aventures de son invraisemblable héros, Théophraste Longuet. Le roman est bâti sur la donnée spirite.

---

(1) Le titre du feuilleton est : *Le chercheur de trésors*.

et c'est au principe de la réincarnation qu'il emprunte ses principaux éléments d'intérêt et d'attraction ; de plus, il est accompagné de notes fort bien documentées, qui dénotent chez leur auteur un esprit exercé et très au courant des questions psychiques.

J'imagine que, devant ce débordement d'idées sortant de l'ordinaire, bien des abonnés ébahis doivent dire, s'adressant à la Rédaction : — « Mais ! vous nous parlez bien souvent des spirites et de leurs théories ; ne seriez-vous pas, par hasard, vous aussi, de ces gens-là ? » — Ce à quoi, ladite Rédaction répondrait du ton de Saint-Pierre — au temps où il n'était encore qu'apôtre, — : « Connais pas ces hommes là. Je ne sais pas ce que vous voulez dire. » — Et alors, nous lisons, en première page, un article où les spirites sont bel et bien pris à parti, oh ! pas méchamment, par exemple, non ! plutôt d'une façon humoristique et amusante, par un journaliste qui a beaucoup d'esprit, mais qui n'y croit pas... aux esprits, — que voulez-vous ! Il est vrai que, pour ma part, — je l'avoue, — si je n'avais pas eu d'autres éléments de conviction que ceux qu'il cite, je serais probablement resté aussi sceptique que lui. Voyez plutôt. Il rapporte d'après un journal qu'il suppose bien renseigné, un fragment de communication médianimique obtenu avec la table, par un notaire de Cahors et dont l'esprit de Gambetta fait tous les frais. L'illustre tribun donne, par des coups frappés, avec toute la soumission qu'on lui commande, son avis sur la politique du gouvernement actuel ; et je comprends presque que cet avis arrache à notre plaisant critique l'exclamation suivante : « Non ! jamais vous ne me ferez avaler ça. Jamais je ne consentirai à croire, si l'âme subsiste, qu'elle puisse attacher une importance quelconque à la question de savoir ce que veut la politique d'un ministère.

« Ou, alors, zut ! je me refuse à mourir, puisque l'autre vie ne sera pas plus amusante que celle-ci : »

Mon Dieu ! Monsieur, tout le spiritisme n'est pas dans les manifestations de ce genre. « Spirites » ne signifie pas une tribu de gens qui font tous tourner les tables. — Remarquez bien, en passant, que je ne fais pas fi des tables, comme intermédiaires entre nous et les esprits, non ! pas plus que de la tablette ou des récepteurs du téléphone, ou simplement de la table qui vous sert pour écrire vos spirituels articles. Mais enfin le spiritisme n'est pas tout dans les tables tournantes ou parlantes, pas plus que les spirites ne sont tous à Cahors. Il y en a un peu partout, en haut, en bas, parmi les riches et les pauvres, les savants et les ignorants, même à l'Académie et jusque chez les journalistes. On peut les connaître, comme on peut les ignorer : ils ne se divulguent pas tous. Ils ont ceci de commun, c'est qu'ils partagent tous la croyance à la survivance de l'âme après la mort du corps et à la possibilité des relations entre esprits incarnés et désincarnés.

De plus, ils pratiquent, autant qu'ils le peuvent, la charité dans le sens d'altruisme, solidarité, fraternité, large tolérance. C'est même à ce dernier signe distinctif, qu'ils se font le plus généralement reconnaître. A cette réserve près, ils conservent l'entière indépendance de leurs actes et de leurs opinions, et l'on ne peut pas plus juger d'eux sérieusement par des observations faites sur un individu ou un groupe isolés, que ne le faisait ce voyageur qui, ayant vu en Touraine une femme avec des cheveux roux, assurait que toutes les femmes de cette province étaient rousses.

Quant à l'histoire que vous a racontée M. Jules Bois, celle d'un jeune avocat américain qui, étant mort apparut à son frère et lui apprit qu'un pantalon, qu'il portait la veille, se trouvait dans une armoire qu'il désignait, je n'ai aucune peine à penser que, surtout servie sans plus d'apprêt, elle vous ait laissé absolument froid. Je ne me figure, d'ailleurs, pas bien comment un sceptique peut communiquer à un autre sceptique les convictions qu'il n'a pas.

Tout ceci prouve qu'on s'inquiète beaucoup des spirites et de leurs croyances, mais qu'on les connaît généralement très mal, les uns et les autres, et qu'il y aurait mieux à faire pour un journaliste sérieux que de s'en moquer, ce serait de chercher le secret de leur étonnante vitalité. Il ne tarderait peut-être pas à trouver que les spirites ne sont pas ce qu'un vain peuple pense, que ce sont tout simplement des chercheurs de bonne foi et affamés de vérité, qui ne sont pas venus détruire les vieilles philosophies, mais au contraire, les continuer, en les rénovant et les transformant, et qu'ils sont assurément bien plus sages et plus avisés que la plupart de leurs insouciantes et incrédules contemporains, puisqu'ils se préoccupent avec soin de savoir où ils sont, d'où ils viennent et où ils vont ; que, pour eux, le corps n'est qu'un vêtement qui sert à leur évolution intellectuelle et morale, et qu'ils se rendent compte enfin, qu'un jour ou l'autre, leurs adversaires d'aujourd'hui seront amenés insensiblement à prendre le même chemin qu'eux et à devenir à leur tour les guides de nouvelles générations.

S'il en est qui ont à nous offrir mieux que cette doctrine, pour nous faire comprendre la vie et son but, que ceux-là se lèvent et nous instruisent. Nous sommes prêts à les écouter et à adopter leurs idées, si réellement nous les jugeons meilleures sur tous les points que les nôtres.

ALGOL.

---

## MÉDIUMS MUSICIENS

Le correspondant de Rome du *Morning Leader* a adressé le 19 octobre, l'intéressante communication suivante à ce journal :

« Un cas de possession spirituelle s'est produit à Palerme. Il est peut-

être plus remarquable par l'évidence de son authenticité que par son étrangeté, bien qu'il soit assez singulier. Je le trouve dans le *Mattino* de Naples, d'aujourd'hui. Ce journal, des plus respectables, n'a pas l'habitude de se moquer de ses lecteurs.

« Deux jeunes gens, Eduardo et Francesco Polero, fils d'un ancien maire de Palerme, se trouvèrent soumis, il y a quelque temps, à l'influence de deux Esprits, dont l'un s'appelait Felia et l'autre Io. Ces Esprits indiquaient leur présence, non par le phénomène usuel des tables, mais purement par inspiration. Felia dicta mot par mot le livret d'un opéra. Io dicta note par note la musique appropriée.

« Il faut remarquer, dit le correspondant du *Mattino*, qu'aucun de ces jeunes gens n'avait auparavant montré d'aptitude soit pour la poésie, soit pour la musique. D'ailleurs ils écrivirent les notes de la musique en toutes lettres, comme le feraient des gens qui ignorent la notation musicale.

« Par ce procédé laborieux les collaborateurs fantastiques ont dû travailler pendant plusieurs mois, au cours desquels plusieurs professeurs de musique et d'autres personnes ont assisté à ces dictées. Le correspondant du *Mattino*, qui signe de son nom, dit qu'il ne s'est pas trouvé présent aux dictées, mais qu'il a vu la musique écrite et l'a entendue interpréter.

« Le marquis Natoli dit aussi qu'il a transcrit beaucoup de mélodies du manuscrit de ces jeunes gens, qu'il les a jouées et les a trouvées conformes aux meilleures traditions musicales. Le correspondant décrit le plan de cet opéra, donne un spécimen de la versification et trouve « qu'elle n'est ni meilleur, ni pire que celle à laquelle les poètes mélodramatiques nous ont habitués ».

« D'un autre côté, la musique est jugée comme tout à fait étrange. Trois professeurs de musique, qui donnent leurs noms, déclarent qu'elle comporte une abondante veine de mélodies.

« En terminant, le correspondant affirme sa croyance à l'authenticité du cas, il dit que le D<sup>r</sup> Pagano, physiologiste-conférencier à l'Université de Palerme, le D<sup>r</sup> Massaro, de l'asile d'aliénés de Palerme, et plusieurs autres témoins, sont d'accord pour exclure de ce cas toute possibilité de fraude.

« La musique de cet opéra, qui est intitulé « I Travolti », c'est-à-dire « Les Bouleversés », est aujourd'hui achevée, et les deux frères sont désireux de le voir représenter. Le sera-t-il ? Là est la question. »

*Tiré du « Light » de Londres.*

---

## UNE QUESTION A RÉSOUDRE

L'antipathie est comme la peur, ça ne raisonne pas. Toute d'instinct et absolument invincible, elle offre des singularités qui déroutent complètement la science. J'ai recueilli à cet égard quelques documents curieux :

*Jules César* craignait singulièrement le tonnerre et ceignait une couronne de laurier pour se préserver de la foudre. — *Mithridate* était douloureusement affecté lorsqu'un songe lui annonçait de fâcheuses nouvelles. — *Auguste* redoutait les années climatériques et un sentiment superstitieux le faisait partir du pied droit, quand il sortait. — *Vladislas Lokietek*, roi de Pologne, se troublait et prenait la fuite, quand il apercevait des pommes. — *Erasmus de Rotterdam*, célèbre auteur hollandais, surnommé le « Voltaire latin » (1467-1536), éprouvait un accès de fièvre à l'odeur du poisson de mer. — *Le maréchal d'Albret* se trouvait mal, dans un repas où l'on servait un marcassin ou un cochon de lait et prenait la fuite toutes les fois qu'il rencontrait un cochon. — *Scaliger*, savant philosophe de Padoue (1540-1609), ne pouvait regarder du cresson, sans éprouver un frissonnement. — *Bayle*, célèbre écrivain français, auteur d'un « Dictionnaire historique » où perce un scepticisme, qui a fait considérer l'auteur comme un précurseur de Voltaire, avait des convulsions lorsqu'il entendait le bruit que fait l'eau en sortant d'un robinet. — *Tycho Brahé*, célèbre astronome danois (1545-1601), sentait ses jambes défaillir en rencontrant un lièvre. Le même effet lui était produit par la vue d'un renard. — *Blaise Pascal*, illustre philosophe, mathématicien et physicien français, avait peur d'un précipice qu'il disait voir toujours à sa gauche. — *Hobbes*, philosophe anglais, qui se déclarait en philosophie pour le matérialisme, en morale pour l'égoïsme, en politique pour le despotisme, avait peur des ténèbres et ne pouvait rester sans lumière pendant la nuit. Lui, l'esprit fort, ne croyait pas en Dieu et cependant il avait une grande frayeur du diable. — Un chapelain du duc de Bolton ressentait au sommet de la tête un froid glacial, lorsqu'on le forçait à lire le XXVII<sup>e</sup> chapitre d'Isaïe et un verset du livre des Rois. — *Lamotte Le Vayer*, littérateur et érudit français, surnommé le « Plutarque de la France », avait des crises de nerfs au son de n'importe quel instrument. — *François Bacon*, chancelier d'Angleterre et illustre philosophe (1561-1626), créateur de la méthode expérimentale et qui commença la ruine des erreurs de la scolastique, en écrivant son « *Novum Organum* », tombait en défaillance lorsqu'il y avait éclipse de lune. — *Jacques II*, roi d'Angleterre, ne pouvait voir une épée nue sans pâlir. — *Louis XIV* ne supportait pas la vue du clocher de Saint-Denis à Paris. — *Le roi Henri III* de Valois, ne pouvait demeurer seul dans une chambre où il y avait un chat. — *Lord Roberts*, de Candahar et Waterford, le généralissime des troupes anglaises du Transvaal, a une profonde antipathie pour les chats. Voici, à ce propos, ce que dit *The Daily Telegraph*, l'un des journaux les plus sérieux de Londres : — « Pendant une bataille en Afghanistan, le général Roberts, entouré de son état-major, restait, comme d'habitude, impassible sous une grêle de balles et d'obus. Tout à coup il se mit à trembler. Cet homme qui a vu cent ba-

« tailles montrait, avec des gestes désespérés, le sommet d'un mur, qui  
« se trouvait à côté de lui. Les officiers de son état-major, tournant les yeux  
« vers ce point, aperçurent sur la crête du mur un chat à demi mort de  
« faim. On chassa le chat et lord Roberts reprit possession de lui-même.

« Un autre jour, à Mandalay, un aide-de-camp, se rendant au quartier  
« général, pour accompagner lord Roberts au mess, le trouva assis, pâle  
« comme un mort, presque évanoui, regardant un petit chat qui se frottait  
« le long de ses jambes. L'aide-de-camp prit la petite bête et la remit à un  
« soldat ; ce n'est qu'alors que lord Roberts reprit possession de lui-même.  
« — Un littérateur anglais en renom, qui a beaucoup voyagé en Asie, en  
« avait rapporté un magnifique chat, dont il était très fier et qu'il aimait à  
« montrer à ses amis. Lord Roberts dînait un jour chez cet écrivain, lorsque  
« le chat entra dans la salle à manger et, sans façon, sauta sur les épaules  
« de son maître. Aussitôt, lord Roberts se leva de table et expliqua, avec  
« grand embarras, qu'il avait oublié un rendez-vous important et se voyait  
« dans la nécessité de se retirer. Toutefois, comme on insistait pour le faire  
« rester, il y consentit, mais à la condition qu'on éloignât immédiatement  
« le chat. »

Or, quelle est la cause de cette antipathie singulière ? Faut-il l'attribuer  
à une cause *physiologique* ? Ou bien la psychologie y est-elle pour quelque  
chose ? Et ne doit-on pas y chercher la *réincarnation*, les souvenirs des exist-  
tences passées, comme l'unique cause de ces faits étranges ?

JOSEPH DE KRONHELM.

---

## Encore un rêve instructif

A madame Leymarie.

Dans l'un des précédents numéros de la Revue, j'eus le plaisir de lire,  
sous la signature de mon ami Béra, un article intitulé *Un Rêve instructif*,  
qu'il renouvelait de la revue même.

En effet, sous le même titre, un article d'Allan Kardec racontait un songe  
qu'il eut en avril 1866, dans lequel il avait lu sur un mur, mais, sans  
y attacher une réelle importance, l'indication prophétique de l'emploi futur  
des pneus en caoutchouc adaptés aux roues et multipliant la vitesse des  
véhicules.

Le même rêve d'Allan Kardec me tombe aujourd'hui sous les yeux dans  
un journal anglais. Je n'ai ni l'intention de le rééditer, ni de le commenter,  
mais dans cet article étranger, je lis le compte rendu d'un autre avertisse-  
ment donné pendant un rêve à un inventeur intelligent et je vous demande,

Madame la Directrice, de vouloir bien en agréer la traduction pour vos lecteurs et de donner pour titre à cette version, si vous le voulez bien :

#### ENCORE UN RÊVE INSTRUCTIF

« Dans un même ordre d'idées, l'inventeur de la machine à coudre (*sewing-machine*), avait presque perdu l'esprit à force de recherches infructueuses avant de découvrir où le trou de l'aiguille d'une machine à coudre pouvait être percé.

« Son idée primitive était de copier le modèle d'une aiguille ordinaire dont le trou, ou chas (en anglais *the eye* l'œil) est pratiqué au talon. Jamais il n'était venu à l'esprit de l'inventeur que ce trou pouvait être placé plus près de la pointe et peut-être n'aurait-il jamais vu ses recherches couronnées de succès, s'il n'eût fait un rêve dans lequel il avait à construire une machine à coudre pour le roi sauvage d'un pays lointain.

« Ainsi que dans ses expériences à l'état de veille, il se voyait justement embarrassé au sujet du trou de l'aiguille, et, ce qui le désolait, c'est que le roi ne lui donnait que 24 heures pour achever la machine et la faire coudre. Le pauvre mécanicien travaillait, travaillait, se creusant et se creusant la cervelle et finalement il allait, plein de désespoir, abandonner son inutile recherche.

« Mais comme le roi le menaçait de le faire décapiter, le pauvre homme remarqua, toujours dans son rêve, que les guerriers sauvages qui venaient pour s'emparer de lui étaient armés de lances (*spears*), qui étaient percées d'un trou à la pointe.

« Ce fut pour le dormeur une révélation subite... la solution de la difficulté. Il demanda quelques heures de répit au roi et... s'éveilla.

« Il était 4 heures du matin. Sautant hors de son lit, il vola à son atelier et à 9 heures une aiguille percée d'un trou à la pointe était grossièrement façonnée... le reste lui était aisé.

« Telle est la véritable histoire de l'invention de la machine à coudre.

« Sir Thomas Browne, philosophe anglais, fait remarquer quelque part que nous sommes probablement redevables bien souvent de découvertes dont nous nous enorgueillissons à des suggestions d'esprits amis.

« Cette vérité trouve une confirmation dans les deux rêves que nous venons de raconter. »

A cette traduction j'ajouterai une réflexion personnelle, c'est que je trouve bien plus concluant ce second rêve dans lequel le dormeur trouve la solution d'une idée géniale qui lui est propre et en fait lui-même l'application à son réveil. Tandis qu'Allan Kardec fut, dans son sommeil, averti seulement que le caoutchouc roulé augmenterait la rapidité des véhicules ; mais ce n'est pas lui qui trouva la solution du problème qui, on le sait, ne fut appliqué que vingt ans après sa mort.

LEOPOLD DAUVIL.

## Protection divine

La foi et la confiance en la protection divine sont très répandues parmi la majorité des gens. Mais peu seulement d'entre eux savent de quelle manière elle se manifeste. Ils sont croyants parce qu'ils trouvent qu'ils doivent l'être, mais non parce qu'ils en ont la compréhension.

C'est une phase de croyance aveugle, bonne et pratique à la fois, mais c'est, en tout cas, beaucoup mieux de savoir et de comprendre de quelle manière notre Père divin, au moyen des Esprits supérieurs, protège ses créatures, en particulier ceux qui sont ses enfants bien-aimés et qui ont confiance en lui.

Nous savons que la pensée est la raison de toute action, là où il n'y a pas de mauvaises pensées ou intentions, il n'y a par conséquent pas d'agression.

Si, par exemple, un de nos ennemis nous veut du mal, nos amis, les bons esprits, peuvent, si toutefois cela est d'accord avec la volonté de Dieu, dominer et entièrement anihiler les mauvaises pensées et, de cette manière, empêcher qu'on nous fasse du mal.

Lecteur ne comprends-tu pas qu'une pareille protection est supérieure à toute autre ?

Dans certains cas où une intervention plus palpable pour nos sens matériels est nécessaire, nos amis spirituels peuvent créer des incidents qui détruisent et rendent impossible la mauvaise action.

Quant aux dangers par accidents la question est encore plus simple, car celui qui ne doit pas les encourir aura une inspiration d'aller à un autre endroit que celui où l'accident se produit.

Il y a aussi des dangers qui viennent directement des esprits mauvais et nous sommes constamment exposés aux tribulations et épreuves de leur influence maligne. La cause a toujours été attribuée à la faiblesse des victimes, mais une étude plus approfondie nous montrera que la véritable origine se trouve dans les faits des mauvais esprits.

Nous pouvons également être protégés contre ces dangers, si ce n'est pas la volonté de Dieu que nous en soyons victimes.

Prenons, par exemple, un ouvrier qui doit coopérer à la construction d'une maison. Il lui faut, à cet effet, élever un échafaudage, dans la construction duquel l'esprit malin inspire le placement d'une planche défectueuse : si la destinée de la personne en question n'est pas d'être blessée de cette manière, ses amis spirituels l'empêcheront de travailler sur cet échafaudage, lui donneront l'idée d'examiner la planche défectueuse et de la remplacer par une meilleure.

Par ces exemples, je ne veux nullement confondre certains actes fatals avec ceux qui sont, en réalité, causés par notre propre négligence et notre manque de sens commun.

Mais il n'y a pas un seul cas où nos guides spirituels ne peuvent nous protéger et notre première pensée, dans chaque situation précaire, devrait toujours se porter vers eux, pour les prier de nous aider.

*Communication traduite de l'espagnol.*

N. P. NIELSEN. (Médium).

## GUÉRISONS PAR LA MAGNÉTISATION SPIRITUELLE

*Nous pensons être utile aux personnes malades ou souffrantes en publiant la lettre ci-dessous qui prouve une fois de plus l'efficacité des traitements par le magnétisme spirituel.*

Madame,

Je me permets de vous écrire, afin de vous certifier qu'après avoir été soignée à l'aide du magnétisme spirituel, j'ai été complètement guérie et en peu de temps.

Plusieurs médecins m'avaient déjà traitée de toutes les façons, sans pouvoir me guérir, ni même me soulager. Je souffrais horriblement de varices aux jambes et de violents maux de reins, ce qui m'anéantissait complètement ; je ne savais plus à qui me recommander, lorsqu'une personne me fit connaître M. Albert Silvain, guérisseur. J'allai le trouver aussitôt ; après quelques visites, j'étais déjà beaucoup mieux et, peu à peu, je fus complètement guérie.

Il en fut de même pour mon frère, atteint d'une pleurésie ; après quelques magnétisations, il n'en resta pas trace. C'est pourquoi j'ai tenu à vous faire part de ces deux guérisons qui affirment les bienfaits du spiritisme, car la médiumnité guérissante est une des plus utiles.

Recevez, Madame, l'assurance de mon profond respect et de toute ma considération.

B. DEVAUCHELLE.

62, rue du Ruisseau (XVIII).

(*Nota*). M. Silvain Albert traite aussi les malades par correspondance, à l'aide de toile magnétisée — (toile en usage). Lui écrire 157, Boulevard de la Villette, Paris.

## FÉDÉRATION LYONNAISE ET RÉGIONALE des spiritualistes modernes

*Première conférence de propagande.*

Huit cents personnes dont 538 fédérés spiritualistes modernes lyonnais et régionaux réunis à Lyon, salle des Folies-Bergères, le 15 octobre 1903, à 8 heures du soir,

Après avoir entendu le secrétaire général de la Fédération dans sa conférence sur le Spiritisme et le but des Fédérations, ont voté l'ordre du jour suivant :

Considérant que l'œuvre du clergé catholique n'a cessé d'être contraire à la science et à la raison, adressent au président du Conseil des ministres français leurs meilleurs encouragements, l'engagent à poursuivre jusqu'au bout l'œuvre de laïcisation, forment le vœu que le spiritualisme moderne occupe enfin dans le monde la place qui lui revient.

Cet ordre du jour est voté à l'unanimité moins six voix.

LE BUREAU FÉDÉRAL

*Réponse de Monsieur le Président du Conseil des ministres*

Préfecture du Rhône

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Cabinet du Préfet

Lyon le 6 novembre 1903

Monsieur

Vous avez bien voulu transmettre à M. le Président du Conseil, Ministre de l'Intérieur et des Cultes, une adresse de félicitations et de dévouement au Gouvernement, votée par la Fédération lyonnaise et régionale des spiritualistes modernes.

M. le Président du Conseil me charge d'être, auprès des signataires de cette adresse l'interprète des meilleurs remerciements du Gouvernement qui a été très touché de cette manifestation.

J'ai l'honneur de vous prier Monsieur, de vouloir bien être auprès des Membres de la Fédération lyonnaise et régionale des spiritualistes modernes, l'interprète de ces remerciements.

Agrérez, Monsieur, l'assurance de ma considération très distinguée.

LE PRÉFET DU RHONE

Mr. Alphonse Bouvier, Président de la Fédération lyonnaise et régionale des Spiritualistes modernes.

*Pour copie conforme*

Le Secrétaire Général de la Fédération, CÉLESTIN BRÉMOND.

## LE FANTÔME DE DE MOLTKE

De la princesse Karadja, dans le numéro de septembre du XX<sup>e</sup> *Seklet*

Lorsque j'étais à Berlin, il y a deux ans, les parents du feld-maréchal de Moltke me racontèrent le fait suivant :

La nuit où de Moltke mourut, deux personnes rentraient de soirée chez elles. L'une était le comte Groeben, dont je fis la connaissance à la Cour de La Haye où il servait en qualité d'attaché militaire. Comme ces personnes passaient devant l'hôtel du feld-maréchal, elles le virent, avec surprise, en sortir enveloppé d'un long manteau, et observèrent que la sentinelle lui présentait les armes.

Le comte Groeben dit en plaisantant : « Que peut faire ce vieillard dehors à pareille heure ? »

Le lendemain, à sa stupéfaction, il lut dans un journal que le feld-maréchal, dont l'état ne donnait aucune inquiétude, était mort cette nuit même, une heure avant le moment où il l'avait vu sortir de chez lui. Le comte Groeben informa les parents du feld-maréchal de ce qu'il avait vu. On interrogea la sentinelle, et l'on trouva qu'elle aussi avait vu, et distinctement reconnu, son Excellence.

Ce fait reçoit un intérêt spécial de ce que les trois témoins qui l'ont constaté n'avaient aucune idée de la mort possible de de Moltke. La télépathie n'explique donc pas cette vision.

---

## DANS L'INVISIBLE

par LÉON DENIS

Nous ne reviendrons pas sur cette grandiose conception de la doctrine spirite condensée dans le premier ouvrage de Léon Denis *Après la Mort* ; tous ceux que ces questions intéressent l'ont lu ; puis vint *Christianisme et Spiritisme*, livre destiné à apaiser les consciences encore aux prises avec la crainte d'abandonner les croyances du passé et, aujourd'hui, Léon Denis traite du spiritualisme expérimental, il nous entretient des fantômes des vivants, des Esprits des morts, des méthodes d'expérimentation et de la médiumnité, sans laquelle la conviction ne peut s'établir, se fixer fermement.

Les faits sont la base de la doctrine, ne l'oublions pas et sachons donner aux phénomènes les plus modestes leur réelle importance. Mais, depuis Allan Kardec, la théorie si claire du maître s'est compliquée, des discussions violentes et parfois néfastes découragent, égarent les néophytes et il est nécessaire de réagir.

Léon Denis a la pondération indispensable à la cause qu'il soutient ; il sait, il observe et joint à la foi, sans laquelle la propagande est impossible, un jugement droit, une raison solide et aussi des envolées superbes, des éclairs qui illuminent les plus profonds replis de notre être, le vivifient, le soulèvent et l'entraînent vers le bien, vers la fraternité, vers l'amour.

Conférencier admirable, écrivain d'un incontestable talent, Léon Denis comprend que le spiritisme est la religion de l'avenir, mais une religion sans prêtre, ayant pour seul culte le bien basé sur le progrès, la justice et la solidarité.

A l'œuvre donc, spirites de la première et de la dernière heure, répandons la bonne semence, propageons « Dans l'Invisible » qu'il faut lire entièrement, pour en comprendre la profonde valeur.

Ne nous arrêtons pas. La vie est la lutte, sachons pour qui et pourquoi nous voulons lutter.

Négligeons notre personnalité pour les questions de principes, ne cherchons pas à atteindre d'un bond la réalisation de nos désirs.

Souvenons-nous que nous touchons à une science vieille comme les ruines antiques des peuples jadis les plus civilisés et ne négligeons aucune occasion de nous instruire et de discuter sans passion. Encourageons surtout les vaillants champions qui, comme Léon Denis, consacrent leur temps, leurs forces, leur vie entière à une étude dont ils n'ont à attendre ni profits ni honneurs.

J'entends par ces mots les retentissants succès qui font la fortune des auteurs et des éditeurs.

Léon Denis cherche mieux que cela, il éclaire et instruit la foule des êtres indécis et troublés, effrayés du vide du positivisme et inquiets de prêter à ce que notre siècle scientifique nomme encore des pratiques superstitieuses. Il déblaye la voie, détruit les barrières et nous indique l'infini.

Profitons de son expérience et suivons ses traces en répandant des œuvres de si grande valeur, écrites pour le bien de l'humanité.

PAUL GRENDEL.

---

## « LE SOMMEIL NATUREL ET L'HYPNOSE »

La table des matières donnera à nos lecteurs un aperçu du remarquable ouvrage de M. M. Sage qui paraîtra les premiers jours de décembre :

### CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES.

CHAPITRE I. — *Le Sommeil naturel*. — Etat physiologique et psychique du dormeur. — Causes du sommeil. — Pourquoi le sommeil repose. — Distinction entre les rêves et les songes. — Le rêve : ce qu'il est, ses causes.

CHAPITRE II. — *L'Hypnose*. — Les hypothèses matérialistes en magnétisme. — L'école de la Salpêtrière et ses théories. — Ce qu'a voulu Charcot. — Les procédés de la Salpêtrière. — L'école de Nancy. — Moyens de produire l'hypnose et de la faire cesser : la suggestion ; les passes. — Preuves de l'existence de l'od ou « fluide » des magnétiseurs : la volonté est véhi-

culée sur l'od ; opinion du D<sup>r</sup> Roux (de Cette) ; on endort et on guérit les animaux par le magnétisme ; on accélère la végétation des plantes ; expérience de Ch. Lafontaine. — Les magnétiseurs. — Les degrés de l'hypnose. — La narcose.

CHAPITRE III. — *La suggestion*. — Les magnétiseurs et la suggestion. — Qu'est-ce que la suggestion ? — La suggestibilité suivant les états de veille ou de sommeil et suivant les individus. — Manière de donner les suggestions thérapeutiques. — Ce qu'est réellement une maladie. — L'écriture automatique et ses sources. — Les bornes de la suggestion. — Suggestions post-hypnotiques. — Les obsessions. — Les illusions et hallucinations dans l'hypnose. — Révélation dans l'hypnose de facultés cachées. — Conclusion.

CHAPITRE IV. — *La Diesthésie*. — Définition du mot. — Hyperacuité sensorielle. — Les sourds-muets et les aveugles. — Les sorciers. — Trois cas de diesthésie dans le sommeil naturel. — La transposition des sens. — La diesthésie dans le somnambulisme naturel : cas Janicaud. — Dans les désintégrations de la personnalité. — Dans l'hypnose : cas divers. — Innéité et inconstance de la lucidité.

CHAPITRE V. — *La Télédiesthésie*. — Explication du terme. — La télédiesthésie ne peut être un phénomène cérébral. — La télédiesthésie dans le rêve : cas Squires ; cas Warburton ; cas Hilda West ; cas Crewdson ; cas Drummond Hay ; cas Hamilton. — La télédiesthésie dans le somnambulisme naturel : cas Janicaud ; cas Honorine X... — La télédiesthésie dans la maladie : cas de Mme Schmitz ; cas Clémence\*\*\*. — La télédiesthésie dans l'hypnose : cas de Mme de Maricourt ; trois cas observés par Charpignon ; cas de Mos Scotow. — Difficulté en bien des cas de distinguer la télédiesthésie de la lecture de pensée. — Deux cas rapportés par Alphonse Karr.

CHAPITRE VI. — *Les facultés intellectuelles*. — Résumé de la théorie qui semble se dégager des faits. — La mémoire dans le sommeil naturel : son exaltation ; souvenir d'actions faites dans l'hypnose revenant dans le rêve ; l'inverse ; l'amnésie disparaissant dans le rêve, exemples ; fausses interprétations de la cryptomnésie. — La mémoire dans le somnambulisme naturel : cas Janicaud. — La mémoire dans le somnambulisme provoqué : cas rapportés par Ch. Lafontaine et le D<sup>r</sup> Dufay. — L'émotivité dans l'hypnose. — Le travail intellectuel dans le sommeil naturel ou artificiel : exemples divers ; cas Lamberton ; cas Hilprecht ; cas d'Espérance. — Dans l'hypnose nous pouvons assister au travail subconscient ; exemples. — Un passage de M. Ribot. — Un passage de Puységur. — Cas Flammarion. — Peut-être y a-t-il quelquefois inspiration extérieure.

CHAPITRE VII. — *Transmission de pensée et Télépathie*. — Carl du Prel.

— Citation. — Le rêve provoqué dans l'hypnose par la transmission de pensée : une poésie de Martin Greif ainsi transmise en entier. — Expériences Carl du Prel-Schrenk-Notzing ; précautions prises ; exposé détaillé de quelques-unes. — La lucidité est-elle rare ? — Encore la difficulté de distinguer entre la télédiesthésie et la transmission de pensée. — En quoi consiste le prétendu don des langues. — La distance et la transmission de pensée. — La télépathie ; exemples. — Le livre de M. Camille Flammarion, et ce qu'il vaut.

CHAPITRE VIII. — *La Panesthésie* — Explication du terme. — L'Espace et le Temps dans la panesthésie. — Cas rapporté par le Dr Alfred Backman. — Cas rapporté par le révérend Sims et le Dr Elliotson. — Cas Ellen Dawson. — Cas Frances Gorman. — Cas Alexis. — Cas Ann Bateman. — Autres cas Alexis.

CHAPITRE IX. — *Communications avec les morts*. — Est-ce là une hypothèse absurde à priori ? — Cas de télépathie entre vivants où le percipient jurerait de la présence réelle de l'agent. — Songes qui semblent l'œuvre intentionnelle d'intelligences invisibles : cas du Dr Bruce ; cas de Mme Storie. — Cas où l'on croirait à la présence d'un mort déterminé : cas Wingfield ; cas Newry ; cas Dignowity ; cas Dolbear. — L'extase hypnotique. — Cas de Mme Comet. — Opinion d'Alexis. — Les cinq sortes de « trance », d'après Myers. — Mme Piper et Mme Thompson. — Ce que dit le Dr Van Eeden.

CHAPITRE X. — *La prévision de l'avenir*. — Difficultés d'admettre le phénomène. — Mais les faits sont là. — Caractères de la prévision : cas Marcourt ; cas rapporté par Charpignon. — Rêves prémonitoires : cas Haggard ; cas Mme Atlay ; cas Mme C... ; cas Carleton ; cas Kinsolving ; cas Lady Z ; cas Thoulet ; cas Coburn ; cas rapporté par Liébault. — Observations du Dr Ermacora. — La « pressensation organique » ; opinion de Liébault. — Cas S. de Ch. — Cas vérifié par Deleuze. — Cas rapporté par Richet. — Trois autres cas.

CONCLUSION. — Le matérialisme. — Exposé par M. Ch. Richet de la conception matérialiste de l'âme. — Cette conception est aujourd'hui insoutenable. — Hypothèses que les faits nous imposent. — Raisons pour lesquelles l'immortalité n'est pas inadmissible. — Le monde.

ADDENDUM. — L'éducation de la volonté et l'autohypnotisme. — Avez-vous une volonté forte ? — Le véritable homme de volonté. — On peut se refaire soi-même en entier. — Exposé des moyens à employer : l'autohypnotisme.

---

### La Pluralité des mondes habités et les idées de A. Russel Wallace (1).

On n'a pas oublié le tapage fait, il y a sept mois, au sujet d'un article de la *Fortnightly* signé de M. Alfred Russel Wallace et portant ce titre : « La Place de l'Homme dans l'Univers ». Parmi ses plus curieuses déclarations, on pourrait citer celles-ci : 1° le nombre des étoiles est limité et conséquemment l'*Univers est fini*. (Edgar Allan Poë dans *Eureka* avait émis une idée de ce genre) ; 2° notre Soleil, selon toutes probabilités, est *au centre* de tout l'Univers matériel ; 3° cette position centrale est *la seule* offrant les conditions absolument nécessaires au développement de la vie.

De telles conclusions ont une importance qui n'échappera à personne, puisqu'elles tendent à démontrer que *la terre est la seule planète habitable* et que *l'homme est le roi de l'Univers*. C'est la réhabilitation des vieilles erreurs géocentrique et anthropocentrique. Elles offrent le danger — si quelque jour la démonstration scientifique en pouvait être faite — d'être interprétées faussement comme un triomphe de l'esprit théologique sur les méthodes positives, et de la foi sur la raison.

On sait que M. Alfred Russell Wallace n'est ni un astronome, ni un physicien, ni même un mathématicien. C'est un naturaliste à qui nous sommes redevables d'avoir contribué à la propagation du darwinisme. On n'a pas manqué de lui reprocher son incompetence en matière d'astronomie, en même temps que son attachement au Spiritisme. Pourtant des astronomes — et non des moindres — l'on discuté. C'est aux critiques élevées contre son système que M. Wallace répond dans la *Fortnightly* du mois dernier.

Sur le premier point : la limitation du nombre des étoiles, l'écrivain cite Herschel, le D<sup>r</sup> Isaac Roberts, M. J. E. Gore, le professeur Newcomb et M. Monck. L'argument est celui-ci : il y a une limite à l'accroissement de la vision télescopique et nous y touchons presque. La Galaxie (2) offre des espaces absolument sombres et *vides d'étoiles*. Or, ni la diminution hypothétique de la lumière des étoiles, ni l'existence d'étoiles sombres ne peuvent expliquer ce fait. M. Monck a récemment montré que la différence entre la lumière actuellement donnée par les étoiles et celle qu'elles donneraient, si elles s'étendaient jusqu'à une distance infinie est telle que, même si les étoiles sombres étaient 150.000 fois plus nombreuses que les étoiles brillantes (supposition inadmissible), et pareillement dispersées jusqu'à l'infini, *le ciel tout entier brillerait comme notre lune*. Sur ce point M. Wallace conclut, avec plus de force encore, *au fini* de l'univers stellaire.

Quant à l'assertion touchant la position centrale du Soleil dans la voie lactée, il semble bien que le vénérable naturaliste ne l'ait point étayée d'argu-

(1) Extrait de la *Grande Revue* du 1<sup>er</sup> octobre.

(2) Le Ciel, la Voûte céleste, et pas seulement la Voie lactée (G. B.).

ments nouveaux et que les critiques qu'elle avait soulevées, demeurent entières. La translation de notre système dans l'espace a pu amener *temporairement* une position centrale. A cela, il est vrai, M. Wallace répond que la translation n'est pas forcément linéaire et qu'elle peut tracer une orbite autour d'un centre, que, de plus, nos méthodes d'observations relatives à la direction et à la vitesse de cette translation sont peu sûres et non comparables à celles qui permettent, par exemple, d'évaluer la distance au soleil ou aux plus proches étoiles.

Enfin, sur le troisième point, M. Alfred R. Wallace persiste en ses conclusions : « Nous sommes, dit-il, les produits d'un vaste univers dans lequel nous sommes situés. L'Univers est un *organisme* ; nous lui devons notre position, notre voisinage, notre existence même. Notre position centrale seule permet le développement de la vie. Tant de conditions et combinaisons physiques et chimiques sont nécessaires au développement et au maintien de la vie, que nulle planète, excepté la nôtre, ne peut les offrir. *De tout l'univers sidéral, la terre est la seule planète habitée.* »

M. Alfred R. Wallace annonce l'apparition très prochaine d'un grand travail sur cette importante question. Le livre ne peut manquer de susciter les plus ardentes polémiques. Allons-nous apprendre à la fois, que la vie est d'origine cosmique (1) et que la terre est la seule planète vivante, héritière unique de quelque astre perdu dans le pullulement stellaire ? Le moment est-il venu de rechercher à qui la terre pourra léguer ses germes de vie ou bien si toute vie doit s'éteindre avec elle ?

HENRI CHATEAU.

A ces réflexions judicieuses, les spirites ne manqueront pas d'ajouter les suivantes : Que fait A.-R. Wallace, le vieux champion du spiritisme, des innombrables communications des Esprits, qui, depuis Allan Kardec et Flammarion ont sans cesse parlé de la pluralité des mondes habités, et décrit souvent même les conditions particulières de ces demeures, en assignant à la terre une place d'infériorité et d'expiation ? Et si A.-R. Wallace rejette d'un bloc toutes ces révélations, comment les spirites de moins vieille date et de moindre expérience pourront-ils ajouter foi, désormais, à toute communication spirituelle, ancienne ou nouvelle, sérieuse et raisonnable, ayant le caractère d'un enseignement ? Enfin, que fait A.-R. Wallace de tous les mondes qui composent l'Univers, non pas infini, je l'ac-

(1) Allusion à un intéressant travail paru dans le *Harper's* de septembre, sous la signature de M. Allan Macfadyen, directeur de l'Institut Jenner de médecine préventive de Londres, établissant que les germes de vie terrestre proviennent de l'espace intra-stellaire (G. B.).

corde, mais immense, où nous sommes plongés ? Sont-ce des stations pour l'Esprit, de simples objets de spéculation pour l'homme, ou l'effet de l'illogisme du Créateur qui néglige la montagne pour le grain de sable et l'Océan pour la goutte d'eau, et demeure seul dans l'Espace infini, lugubre, noir, et vide ?

G.B.

## LES PHÉNOMÈNES PSYCHIQUES

Nous lisons dans l'*Initiation* d'octobre :

M. J. Maxwell, docteur en médecine, avocat général près la Cour d'appel de Bordeaux, vient de publier un volume extrêmement bien fait sur les Phénomènes psychiques. Nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs ce volume établi avec la plus grande méthode et résultat d'observations sérieuses et approfondies. Nous ne doutons pas que l'ouvrage de Maxwell n'exerce une action considérable sur les recherches futures concernant les faits psychiques.

### Gospels Records

#### *Récits évangéliques* (1).

Nous aurions peu de choses à dire de cet ouvrage anglais — consacré à une controverse religieuse des Evangiles, suivant des idées aussi chères aux nations protestantes qu'antipathiques à celles qui, comme la nôtre, sont composées, soit de catholiques, pour qui les Ecritures ne se discutent pas, soit de libres-penseurs pour qui elles ne méritent pas d'être discutées — si son auteur n'avait eu l'inspiration d'introduire dans sa discussion des arguments purement spirites. Ceci démontre que le spiritisme devient, surtout en Angleterre, assez généralement familier pour servir de support à une argumentation, et non pour la faire crouler sous le ridicule, comme c'eût été le cas, il n'y a pas encore fort longtemps.

C'est ainsi qu'à propos de la résurrection du Christ, l'auteur dit (p. 157) : « Il serait déplorable, dans un sujet d'une telle importance, de négliger la valeur du témoignage physique de l'existence du monde des Esprits et de la survivance de l'homme après la mort. Que ce témoignage physique existe, c'est une chose de plus en plus reconnue. » Et après avoir cité les auteurs spirites anglais, familiers à nos lecteurs, il ajoute :

« Ces hommes, et beaucoup d'autres savants renommés pour leur intelligence, se portent personnellement garants des phénomènes anormaux qu'ils ont vus et examinés, et qu'ils trouvent inexplicables par aucune loi connue de la matière. Ces phénomènes indiquent souvent l'action intelligente d'êtres invisibles, et donnent des preuves frappantes d'identité ; et les personnes qui ont accordé à ces faits une attention prolongée et scrupuleuse, sont convaincues non seulement qu'ils sont réels, mais souvent qu'on ne peut les expliquer

(1) *Gospel records*, par H. A. Dallas, Longmans, Green et Co, 39 Paternoster row, Londres. 1 vol. 5 shillings, 303 pages. (1903).

tous que par l'hypothèse qu'ils sont produits par des intelligences désincarnées. »

Et plus loin, à propos des possédés délivrés par le Christ (p. 216) :

« La possession, dit-il, est le résultat d'un contrôle usurpé de l'organisme, et plus particulièrement des centres nerveux, produit par des suggestions mentales émanées tantôt d'êtres incarnés, tantôt d'êtres désincarnés. Si l'entité qui gouverne ainsi par suggestion est folle, elle pousse à la folie; si elle est méchante, elle pousse au vice; si elle n'est ni folle, ni méchante, mais simplement ignorante, on peut lui faire comprendre qu'elle est nuisible et elle s'en va. Si l'Esprit est rusé, une volonté plus forte que la sienne pourra seule le chasser. »

Tout cela est du spiritisme, et même du spiritisme provenant d'un homme qui a beaucoup expérimenté, beaucoup observé et beaucoup réfléchi. D'ailleurs, nous croyons que M. H. Dallas est un des collaborateurs les plus constants et les plus appréciés de notre estimé confrère « Light », de Londres.

« Que peuvent être ces intelligences désincarnées, continue M. Dallas (p. 217, 218), pour agir ainsi sur l'esprit des hommes ? Quel but poursuivent-elles ? — Si nous songeons, répond-il, qu'à chaque tic-tac de nos horloges une âme passe à l'état désincarné, et qu'un très grand nombre sont très arriérées, soit moralement, soit intellectuellement, que leurs caractères ne sont pas formés, ou qu'ils sont tournés vers le mal, ou qu'ils n'ont que des instincts nuls, ou bas, ou terrestres, il n'est pas difficile de comprendre comment de telles suggestions il ne peut résulter que des effets malsains; il est facile d'imaginer aussi que des esprits de cette sorte peuvent trouver un certain avantage à exercer un contrôle tyrannique sur l'esprit des vivants, et qu'ils retrouvent à leur contact quelques-unes des satisfactions du monde qu'ils ont quitté... Peut-être agissent-ils sans réflexion comme les enfants qui jouent à en dominer d'autres, peut-être sont-ils inconscients du pouvoir que leurs suggestions exercent sur leurs victimes. »

Il n'est pas banal, avouons-le, de trouver ces idées développées dans un ouvrage de pure théologie.

Quant aux idées religieuses personnelles à l'auteur, nous n'en relèverons qu'une seule, parce qu'elle est la constatation d'un fait singulier et trop peu remarqué, savoir que, si les chrétiens des deux premiers siècles de l'Eglise avaient cru à la divinité du Christ, il est probable que le christianisme se serait noyé dans la multitude des religions admises dans l'immense empire romain. Ce qui a causé l'enthousiasme des apôtres, ce qui a donné une énergie invincible aux martyrs, c'est la pensée que le Christ *étant homme*, et *étant ressuscité*, tous les hommes étaient destinés à la même immortalité glorieuse. Qu'un Dieu ressuscite, il n'y a là rien qui puisse faire concevoir d'espérance à la simple humanité, mais Jésus, homme, ressuscitant, c'était la démonstration irrésistible de la vie future ouverte à tous, et c'est là ce qu'on entendait par Jésus, vainqueur des portes de l'enfer. Il ne faut pas oublier qu'au temps du Christ, l'enfer était simplement le séjour des morts, sans idée spéciale de châtimement. Saint Paul a exprimé cette pensée de la façon la plus claire quand il a dit (I Cor. XV. 12-19) : « Puisqu'on vous a prêché que Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts, comment se trouve-t-il parmi vous des personnes qui osent dire que les morts ne ressuscitent point ? Si les morts ne ressuscitent point, Jésus-Christ n'est donc point ressuscité, et si Jésus-Christ n'est point

ressuscité, notre prédication est vaine et votre foi est vaine aussi. Nous sommes même convaincus d'être de faux témoins à l'égard de Dieu, comme ayant rendu ce témoignage contre Dieu même qu'il a ressuscité Jésus-Christ, tandis que néanmoins il ne l'a pas ressuscité, si les morts ne ressuscitent pas; car si les morts ne ressuscitent pas, Jésus-Christ n'est pas non plus ressuscité. »

Il est clair que tout cela n'a pas de sens si Jésus-Christ est Dieu, et que la résurrection de Jésus-Christ, homme, fut la base inébranlable de la foi, de l'espérance et de l'enthousiasme des premiers chrétiens.

G.B.

---

## NÉCROLOGIE

Madame Potier nous fait part du décès de M. Jean-Baptiste Roux, un de nos frères spirites les plus sincères et les plus dévoués, qui a beaucoup travaillé à la diffusion de nos croyances.

Il s'est désincarné le 17 novembre dans la Maison de retraite de Chardon-Lagache après une longue et très douloureuse maladie.

C'était un esprit avancé et bon; espérons qu'il sera plus heureux dans l'autre vie que sur cette terre d'épreuves.

---

## RHEA L'ONDINE

(Suite)

VII

La lecture de ces documents m'intéressa beaucoup; mais je fus désagréablement impressionné par les réflexions de ma mère, sur la religion.

Je ne pouvais admettre que l'enseignement catholique pût être mis en défaut et suspecté par les défunts, pas plus que par les vivants. Nous n'avons pas le droit de discuter, nous devons incliner notre faible entendement, devant la haute sagesse des représentants de Dieu sur la terre! Tel était, à cette époque, mon sentiment. Je voyais mon père si heureux, si convaincu, en me faisant cette lecture, que je n'en fis pas la critique, mais ce n'était certes pas l'envie que me manquait. Je résolus, cependant, d'attendre pour exprimer mon opinion... Mon pauvre père était, selon moi, tombé dans une aberration diabolique. Je n'en doutais plus en m'affermissant dans mon jugement. Toutefois, je devais convenir moi-même que l'extraordinaire scène, à laquelle je venais d'assister, avait été exécutée par d'habiles acteurs imitant dans la perfection, à s'y *méprendre*, ma pauvre mère.

Il y avait dans les nombreuses notes, que venait de me lire mon père des détails circonstanciés et intimes sur notre famille, détails qui n'étaient connus que de mon père et de moi... Donc Suzon, en ceci, n'avait rien pu inventer!... J'étais fort perplexe à ce sujet! Mais je me rappelais, à propos,

que Satan, père du mensonge, se servait de toutes sortes de moyens à sa portée, pour détourner le cœur de l'homme, de la religion.

Cette nouvelle Doctrine, dite Spirite, dont, en effet, j'avais peu entendu parler, agitait cependant quelques esprits frivoles dans diverses contrées du Nouveau et de l'Ancien monde.

Ma pauvre mère était une catholique assez tiède ; elle n'avait renié le Luthérianisme que par amour pour son mari et non par conviction... Je me souvenais d'avoir entendu dire à Mme Monier, qu'elle regrettait bien que ma mère fût morte subitement, sans avoir eu le temps de se réconcilier avec l'Eglise, c'est-à-dire, sans avoir reçu les derniers sacrements. L'amie de ma chère Grand maman, Mme Monier, priait en me faisant prier chaque jour le repos de l'âme de ma pauvre mère, morte en de si tristes circonstances. — Plusieurs fois par an, nous assistions toutes deux, ainsi que mon père à des messe dites à l'intention de maman et de mon frère Georges.

Voilà, pensai-je que mon père depuis qu'il communique et parle, avec le soi-disant fantôme de sa femme, semble délaisser complètement ses devoirs religieux ; il ne vient plus avec moi à la messe, sous prétexte qu'il est souffrant, ce qui ne l'empêche pas d'aller par tous les temps, au cimetière, porter des fleurs sur la chère tombe !...

Puis, tout à coup, réfléchissant que bien des jours s'étaient écoulés depuis la dernière visite que nous avions faite ensemble, à la tombe de ma mère, je m'écriais « Père, tout ce que je viens d'apprendre est bien extraordinaire ; j'ai besoin d'y réfléchir quelque peu, avant de me former une opinion, mais laisse-moi te demander, pourquoi tu parais délaisser la tombe de maman, où tu allais auparavant deux ou trois fois par semaine !

— Mais, c'est bien simple, ma fille : ta mère m'a fait comprendre qu'elle était touchée de ce témoignage de mon affection ; mais qu'à présent, qu'il m'était suffisamment prouvé que sa sépulture ne contenait qu'une dépouille matérielle, dont le souvenir même l'affectait péniblement, il était, non seulement inutile, mais même préjudiciable pour elle d'aller par ma présence et mes pensées affectueuses, l'attirer auprès de cet amas de pourriture qui lui faisait horreur. — A l'avenir, je me contenterai de faire entretenir des fleurs sur cette tombe, par le jardinier, afin que les étrangers ne puissent pas supposer que j'ai déjà oublié celle qui m'était si chère de son vivant et que j'irai, sans doute, rejoindre bientôt, ajouta en souriant tristement, ce bon père.

Puis, il reprit :

— D'après ce que tu viens d'apprendre et ce que tu apprendras encore, ma chère Adrienne, lorsque ma dépouille sera déposée auprès de celle de ta mère, je te prie d'agir de même. Pense à nous, garde notre souvenir

pieusement dans ton cœur, mais ne va pas verser des larmes, sur une tombe vide de ce qui constitue l'être réel.

— Si après mon décès, je trouve le moyen, comme ma Rhéa, de te prouver ma survivance, je l'emploierai de grand cœur, même aux prix de cruelles souffrances !

— Ah Cher père ! m'écriai-je, ne t'engage pas témérairement à m'apparaître. Dieu permet, il est vrai, dans de très rares occasions, la vision des trépassés, mais c'est que ceux-ci sont, en général, malheureux dans le purgatoire et qu'ils viennent demander des prières pour en sortir, ainsi que pour rappeler aux vivants, combien sont terribles les châtements des âmes qui ont négligé d'obéir aux lois de l'Eglise. Il n'est pas à désirer de recevoir de telles visites ; il vaut mieux les prévenir par des prières et des bonnes œuvres, qui font gagner des indulgences reversibles sur l'âme souffrant en purgatoire et qui vous est particulièrement chère. — Mon père hocha la tête ! — Pauvre enfant, me dit-il, tes préjugés religieux enténébrent ton jugement... J'espère, que lorsque tu auras vu et entendu ta mère, la façon de voir à ce sujet, sera changée, ou tout au moins, bien modifiée. En attendant, promets-moi d'assister, sans parti-pris, à quelques soirées consécutives d'expériences.

Mon père parlait d'une façon convaincue ; sa voix avait une intonation particulière, que je ne lui connaissais pas, mais, dont il usait rarement. C'était, en quelque sorte, la voix de son être psychique, plutôt que celle de son corps physique ; et encore, après bien des années, j'en conserve le son dans mon cœur.

## TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES DU XLVI<sup>e</sup> VOLUME

### ANNÉE 1903

**Janvier.** — L'idée de Dieu et l'expérimentation spirite, par L. Denis, p. 1. — Notions sur la destinée de l'âme après la mort aux principales périodes de l'histoire, par Ed. Grimard, p. 7. — Une merveilleuse séance médiumnique avec E. Paladino, par D.-J. Vincenzo, p. 13. — Sur l'idée de Dieu (correspondance), par G. Béra, p. 20. — Vieilles notes, par Léopold Dauvil, p. 27. — Stances immortalistes, par J. Larroche, p. 34. — Identité d'un esprit, traduit par G. Béra, p. 35. — Modern spiritualism, par G. Béra, p. 39. — Amour, Mort, Immortalité, par Fred de Bosc, p. 46. — Avertissement de décès, par J. de Kronhelm, p. 48. — Mlle France Darget, p. 49. — Paradis et enfer, par Marc Réville, p. 50. — Premières manifestations des facultés d'un médium, par J. C., p. 52. — Au sujet de la Télépathie, par Mme Claire Galichon, p. 55. — M. le Colonel de Rochas à Lisbonne, p. 56. — Bibliographie : La zone frontière, p. 57. — Rhéa l'Odine, par M. A. B., p. 61. — Une rectification, Congrès 1900, par Georgina Weldon, p. 64.

**Février.** — De l'idée de Dieu, réponse à M. Béra, par L. Denis, p. 65. — Notions sur la destinée de l'âme après la mort, par Ed. Grimard, p. 72. — Vieilles notes, par Léopold Dauvil, p. 78. — L'âme et les rêves (suite), par Algol, p. 82. — La science et la philosophie de la Matérialisation, par le professeur Moutonnier, p. 89. — Pténoménographie (suite), par le professeur Falcomer, p. 94. — Spiritisme de vivants, traduit par G. Béra, p. 102. — De l'idée de Dieu, par le professeur Moutonnier, p. 103. — Correspondance, par G. Béra, p. 109. — Théorie du surnaturel, par Consolation, p. 110. — A l'auteur de la zone frontière, par Rufina Nöggerath, p. 113. — Une conquête, par Rufina Nöggerath, p. 114. — Preuve d'identité, par William Graham, p. 115. — L'idée de Dieu, par E. Lebel, p. 117. — Conférences de M. Léon Denis, p. 118. — Conférences à Kieff (Russie), p. 120. — Pressentiment du comte Bonmartini, par J. de Kronhelm, p. 120.